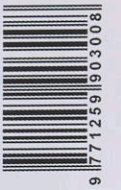


LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 236 - MARS 2016 - 2,50 EUROS

**Les Roms de
la Petite ceinture
expulsés encore
une fois** (p. 6)



Coup de balai sur les Airbnb du 18^e

(Dossier p. 2)

Les rats déchangent rue Marx Dormoy

(p. 8)



© Jean-Claude N'Diaye

Dans la boutique de Charlie et Yves Krief, dératiseurs, la vedette, c'est le rat.

4 km pour les vélos rue Marcadet

(p. 4)

Château-Rouge Le chaos autour des travaux

(p. 5)

La Chapelle Mam' Ayoka, cuisine du monde entier chez un traiteur solidaire

(p. 10)

L'ascenseur mort-né du métro porte de la Chapelle

(p. 10)

Dépôt SNCF Ordener Les habitants ont plein d'idées

(p. 13)

Abbesses Cave Bourdin : 30 ans de bouteille

(p. 14)

Académie Paris 18. Le foot pour aider à grandir

(p. 15)

Collectif Mu. Du garage à La Station

(p. 17)

Histoire. La petite musique de l'ésotérique Satie

(p. 18)

Portrait. Laura Perrotte, une intrépide à l'affiche

(p. 24)

Fol - JO

327/13

JN

Le dossier du mois

Le 18e, arrondissement préféré des locataires d'Airbnb

Les touristes sont nombreux à choisir cette forme d'hébergement mais la Ville de Paris dénonce les abus et demande le renforcement des sanctions.



À la recherche d'un logement via Airbnb : en 2014, près de 60 000 visiteurs avaient choisi le 18e, et en particulier Montmartre.

Qui n'a pas remarqué, dans sa rue ou dans son immeuble, un ballet de valises à roulettes tirées par des touristes asiatiques, américains ou européens qui ont opté (et on les comprend) pour une location d'appartement plutôt que pour une chambre d'hôtel ?

Ce phénomène s'est amplifié avec le développement de plateformes internet mettant en relation touristes et habitants voulant louer leur logement. Tant et si bien qu'avec plus de 50 000 locations sur le site d'Airbnb (dont près de 30 000 appartements meublés), Paris et New York se disputent régulièrement la première place du classement, loin devant Londres, Barcelone et Los Angeles.

Des besoins différents

Avec 58 754 locataires durant l'été 2014, le 18e et Montmartre en particulier est le secteur le plus prisé des touristes. Même si, contrairement à ce qui s'est passé ce même été dans le Marais, ils n'ont pas encore dépassé le nombre de montmartrois.

« Même si on n'en est pas encore là à Montmartre, prévient Eric Lejoindre, maire du 18e, dans un quartier comme celui-ci, l'enjeu est qu'il n'y ait pas une disparition massive des habitants à l'année. C'est un

enjeu pour les habitants de Montmartre, c'est également un enjeu pour les commerçants parce que les touristes n'ont pas besoin des mêmes commerces que les habitants. »

Si le phénomène s'est un peu tassé à Paris, les 16 % d'augmentation des offres de location notés entre juillet 2015 et janvier 2016 prouvent que les marges de progression sont encore loin d'être négligeables.

Qui gagne quoi ?

La plupart des Parisiens regardent avec sympathie cette plateforme créée en 2008 à San Francisco, sans doute séduits par la campagne de publicité affichée sur des panneaux de 4 x 3 dans le métro cet automne. « Mon appart aide à financer mon premier film », « Ma chambre d'amis paie ma moto vintage », « Mon appart m'aide à financer ma start-up ».

Mais qui gagne le plus d'argent ? Le site se rémunère grâce à une commission de 3 % auprès de l'hôte et de 6 à 12 % auprès du voyageur. En 2015, son chiffre d'affaires annuel était estimé à 900 millions de dollars pour 78 millions de nuitées, transformant Airbnb en premier hôtelier mondial avec seulement 3 000 salariés. L'entreprise, qui prévoit un chiffre d'affaires de 10 milliards de dollars en 2020, pilote – à l'instar

de la géographie de l'activité de la plateforme américaine. Précisons qu'Airbnb conteste les chiffres de cette compilation. Et pour cause : Inside Airbnb met à mal l'image mise en avant par Airbnb – celle du particulier qui met un peu de beurre dans ses épinards en louant son *home sweet home*. Car ce ne sont pas des chambres chez l'habitant qui sont majoritaires mais des appartements entiers, qui représentent 85 % de l'offre parisienne.

Surtout, Inside Airbnb remarque que 19,6 % de l'offre parisienne émane de multipropriétaires. Le record étant détenu par un profil dénommé « Fabien », qui propose 143 offres de logements dans la capitale ! Puis vient un profil proposant 93 logements, puis un troisième disposant de 63 logements.

En moyenne, un logement est loué une centaine d'euros la nuit, pour une centaine de nuitées par an. Un hôte parisien récupère en moyenne 800 € mensuels. Mais certains logements situés dans des zones très fréquentées peuvent rapporter plus de 4 000 € par mois. Des montants qui attirent de nombreux professionnels sur la plateforme.

La chasse aux abus

Trop, c'est trop, a indiqué la mairie de Paris. « Le tout est de savoir distinguer le terme d'économie collaborative de l'économie de prédation », tempête Ian Brossat, élu du 18e et adjoint au logement d'Anne Hidalgo. « Quand on a à faire à un propriétaire qui achète 10 appartements pour les transformer en meublés touristiques et les met sur Airbnb, cela n'a strictement rien à voir avec l'économie de partage. Il

transforme ses logements en machines à cash. »

Pour 100 € en moyenne

Un site internet indépendant, baptisé Inside Airbnb, a compilé les données disponibles pour faire une pho-

Que dit la loi ?

• Si vous êtes propriétaire de votre appartement et qu'il s'agit de votre résidence principale, vous pouvez le louer dans la limite de 4 mois par an sans autorisation à demander.

• S'il s'agit d'une résidence secondaire, l'appartement est affecté à un usage commercial. Il faut donc obtenir une autorisation de changement d'usage auprès de la mairie. Le propriétaire doit en outre acquiescer dans le même arrondissement des mètres carrés à proposer en location pour compenser le changement d'affectation.

• Si vous êtes locataire dans le parc privé et que votre bail a été signé après le 27 mars 2014, la loi Alur vous oblige à demander l'autorisation préalable à votre propriétaire.

Si votre bail est antérieur au 27 mars

2014, et qu'aucune clause n'y interdit la sous-location, il vous est possible de le faire sans prévenir votre propriétaire.

• Quant aux locataires de logements sociaux, ils doivent prévenir le bailleur mais ce dernier ne donne jamais de dérogation.

En outre les revenus générés par ces locations sont imposables (impôt sur le revenu des personnes physiques, sur les revenus du patrimoine et contributions sociales). Les transactions réalisées dans le cadre d'activités économiques dont le chiffre d'affaire ne dépasse pas 82 200 € pour les ventes et 32 900 € pour les prestations de services au cours de l'année civile précédente ne sont pas assujetties à la TVA.

N. D.



Deux contrôleurs de la Ville vérifient la légalité d'une location : ils sont passés en février dernier dans 31 immeubles de la butte Montmartre.

transforme ses logements en machines à cash. »

La Ville a donc décidé de multiplier les contrôles auprès des multipropriétaires indécents. Des agents assermentés du bureau de la protection des locaux d'habitation ont ainsi écumés les pentes de la butte Montmartre le 10 février dernier afin de débusquer les locations illégales de meublés touristiques. Au nombre de 20 pour tout Paris, cette équipe d'agents passera à 25 très prochainement.

Un meublé touristique, c'est 2,6 fois plus rentable qu'un logement en location traditionnelle. « On est clairement dans une logique de spéculation immobilière maximale, poursuit l'élu parisien. En revanche quand quelqu'un part en vacances et loue son logement, ça c'est ce qu'on pourrait appeler l'économie de partage. Il faut bien faire la distinction entre les deux. »

Descente aux Abbesses

Dans neuf rues montmartroises et place du Tertre, 31 immeubles ont été contrôlés (rues des Trois frères, d'Orsel, de Steinkerque, Lepic, Tholozé, Durantin, Véron, Audran, des Abbesses). Résultat des courses : 37 présomptions d'infraction, soit un taux de 5,2 % comparable à celui obtenu dans le Marais (5,4%) ou légèrement inférieur à ceux obtenus dans les 1er et 6e arrondissements (5,9 %).

« Cette opération, explique Ian Brossat, traduit très clairement une volonté qui avait été annoncée par la mairie de Paris de mettre le paquet sur la régulation de ces meublés touristiques illégaux qui se développent de manière exponentielle à Montmartre et dans un certain nombre de quartiers de la capitale. »

Qu'est-ce que ça pose problème à la mairie de Paris ? D'abord cette spéculation, qui transforme les logements en meublés touristiques à l'année, ôte des surfaces d'habitation alors que

Paris manque de logements. « Il est tout à fait légal de louer un logement moins de 4 mois par an quand il s'agit de sa résidence principale. Ici on parle clairement de meublés touristiques professionnels. »

Ce comportement nourrit en outre l'augmentation des loyers et la spéculation immobilière alors que les prix du logement sont déjà très élevés à Paris. Enfin, la Ville reçoit de nombreuses plaintes liées aux conflits de voisinage générés par ces locations. Dégradations dans les parties communes, nuisances sonores et dégâts des eaux à répétition. Des travaux plus importants que dans d'autres copropriétés sont également à programmer en raison de la sur-occupation des logements.

La cohabitation est souvent compliquée avec des touristes, qui se couchent à 3 ou 4 h du matin et qui font la fête tous les soirs. Problèmes de sécurité aussi avec la distribution des codes. « Quand l'accueil est bien fait ça va, explique-t-on au bureau de la protection des locaux d'habitation. Mais quand les touristes n'ont pas les codes, ils sonnent à n'importe quelle heure à tous les interphones jusqu'à ce que quelqu'un ouvre. C'est un peu la catastrophe. »

Que se passe-t-il en cas d'incendie ? La question peut paraître insolite mais Eric Lejoindre, maire du 18e, a été confronté au problème lorsque, l'automne dernier, un incendie a ravagé un immeuble de la rue Burq : « Des touristes Airbnb sont venus à la mairie et nous ont demandé de les reloger. »

Deux condamnations

Depuis 2010, 129 dossiers relatifs à des meublés touristiques illégaux ont été ouverts dans le 18e. 40 % de ces dossiers ont été classés parce que le propriétaire, suite au constat d'infraction, a fait le choix de revenir à l'habitation et à une location à long terme. Il y a eu deux condamnations

récentes de propriétaires de meublés touristiques. Une première en 2014, au 6 rue Poulet, où le propriétaire a été condamné à 15 000 € d'amende. La seconde en 2016, au 13 bis rue Versigny, avec une condamnation de 500 €. « Le juge a eu la main légère, regrette Ian Brossat. D'où notre désir qu'il y ait des sanctions plus fortes. »

La mairie de Paris a demandé au gouvernement une augmentation des sanctions appliquées en cas de meublé touristique illégal. Aujourd'hui l'amende s'élève à 25 000 € maximum. « Nous avons souhaité que ces amendes soient multipliées par quatre pour être plus dissuasives, prévient Ian Brossat. Cela peut tout à fait se faire dans le cadre de la loi égalité et citoyenneté. »

À l'issue d'un bras de fer, la Ville de Paris a obtenu qu'Airbnb collecte à partir du 1er octobre 2015 une taxe de séjour de 0,86 € par nuitée. L'entreprise a versé 1,2 millions d'euros pour 1,4 millions de nuitées entre le 1er octobre et le 31 décembre 2015. L'idée de la Ville de Paris est de construire une collaboration de même nature sur la régulation des

LE 18e DU MOIS

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18e du mois tous les jours de 10 h à 12 h

● Ont collaboré à ce numéro (rédaction bénévole)

Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Joseph Banderet, Stéphane Bardin, Bernadette Barois, Séverine Bourguignon, Virginie Chardin, Sylvie Chatelin, Tessa Chéry, Samuel Cincinatus, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gambin, Isabelle Gastine, Jeanne Gatti, Gilles Jedy, Annie Katz, Patrick Mallet, Jean-Claude N'Diaye, Valeria Nicoletti, Agnès Noël, Thelma Reynal, Céline Rossi, Sophie Roux.

● Rédaction en chef : Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● Correction : Angela Gosmann

● Bureau de l'association :

Noël Boutier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Anne Bayley, secrétaire.

● Communication et réseaux sociaux : Marie-Pierre Nedelec

● Responsable de la distribution : Günter Klode

● Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

● Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

● Directeur de la publication : Christian Adnin

● Fondateurs : Noël Monier et Jean-Yves Rognant

● Rédactrice en chef forever : Marie-Pierre Larrivé.

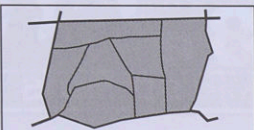
meublés touristiques. Cela pourrait se traduire de manière très concrète : dès lors qu'un propriétaire met son logement plus de 120 jours par an en location, il faudrait qu'il soit tenu de montrer qu'il a bien une autorisation de la Ville pour le faire. « Airbnb a les moyens techniques de déclencher cela, précise Ian Brossat. Ils disent que c'est à l'étude... » Mais il s'agit-là d'une négociation, car la Ville n'a pour le moment aucun moyen de contraindre le site américain.

Nadia Djabali

La propreté sans tache

Nettoyage d'immeubles, bureaux et sites tertiaires
Entreprise sociale et solidaire de proximité
Faible impact environnemental avec l'écopropriété
Socialement responsable avec l'insertion

Renseignement : 01 55 79 01 17 / clairetnet3@wanadoo.fr
54-58 rue Myrha 75018 Paris / clairetnet-ecopropriete.org



Place aux vélos rue Marcadet

La mairie veut réaménager cet axe à l'horizon 2017 pour faciliter les déplacements des cyclistes.



© Jean-Claude N'Diaye

Bientôt une piste cyclable pour traverser presque tout le 18e sur les 4 km de la rue Marcadet.

Les cyclistes du 18e, qu'ils soient pratiquants réguliers ou occasionnels, le savent bien. Traverser l'arrondissement d'est en ouest est loin d'être une partie de plaisir tant la concurrence est rude avec les voitures, les scooters, voire les bus, sur la rue Ordener ou le long du boulevard de La Chapelle.

Pour assurer une «continuité cyclable» avec la piste de la rue Riquet, près du métro Marx Dormoy, et celle de la rue Damrémont, la mairie souhaite aménager les 4 km de la rue Marcadet

pour la rendre «vélo-friendly».

« L'idée est d'instaurer un double sens cyclable, en supprimant certaines places de stationnement, explique Félix Beppo, adjoint au maire du 18e chargé de la voirie, des transports et des déplacements. Cette rue est plus étroite que la rue Ordener mais elle présente moins de contraintes. » La circulation des piétons devrait également être améliorée.

Les habitants consultés

Une concertation avec le comité vélo, les conseils de quartier et des

réunions publiques devraient être organisées dans le courant de l'année avant un lancement des travaux en 2017. D'ici-là, la mairie a prévu d'installer de nouvelles signalisations sur la rue Ordener pour faciliter la circulation des vélos, notamment sur les couloirs de bus.

De plus, la mairie envisage de profiter des travaux dans la rue Marcadet pour y installer des abris à vélo sécurisés, du côté de la Maison verte ou de la Maison des associations. L'objectif est d'inciter les habitants à utiliser leur propre vélo en réduisant les risques de vol. La partie sud de la rue de Clignancourt et la rue Montcalm pourraient aussi en accueillir.

La question des zones de stationnement pour vélo sera abordée lors du prochain comité vélo, sans doute en mai. « Nous voulons faire remonter les demandes des habitants sur les emplacements, annonce Félix Beppo. Nous nous sommes rendu compte que certaines places de stationnement n'étaient pas utilisées. Par exemple c'est le cas avenue de Clichy ou rue Doudeauville. »

Les couloirs de Barbès

Autre point noir identifié par les amateurs de vélo : le boulevard Barbès. Les pistes cyclables situées

sur les trottoirs sont souvent inutilisables car empruntées – voire squattées – par les passants. Ce qui entraîne des conflits et parfois des accidents, notamment entre le métro Barbès-Rochechouart et Château Rouge. « Les associations de cyclistes nous ont demandé de pouvoir utiliser les couloirs de bus. C'est un sujet dont il faut débattre avec les usagers mais aussi avec la RATP. Pour l'instant, nous voulons essayer d'aménager les pistes cyclables pour les rendre plus efficaces et plus sécurisées », indique l'adjoint au maire du 18e. Des aménagements pourraient être réalisés dès la fin des travaux à la station Château-Rouge prévue à l'été 2017. « Des propositions seront soumises au comité vélo puis aux conseils de quartier concernés », promet-il.

D'ici la fin de la mandature, la mairie veut aussi étendre les zones limitées à 30 km/h, les relier entre elles et rendre «plus participatif» le débat sur la place du vélo dans la ville. « Nous voulons sortir du débat entre "professionnels" du vélo et faire en sorte que ce dernier soit aussi vu comme un loisir accessible aux familles. Par exemple, la réflexion sur l'aménagement des rues ne doit pas seulement porter sur les moyens d'aller plus vite. Les familles préfèrent souvent éviter les couloirs de bus car elles les jugent trop dangereux. » Là encore, des réunions publiques devraient être organisées pour mobiliser les habitants.

Florianne Finet

Les vols de Vélib' en baisse

En 2014, environ 800 vélos en libre-service ont été dérobés dans le 18e arrondissement, selon les dernières données fournies par le groupe JC Decaux, qui a en charge la gestion du marché. Si la grande majorité d'entre eux sont retrouvés dans les semaines ou mois qui suivent, certains sont définitivement perdus et d'autres doivent être détruits car en trop mauvais état. Le phénomène est saisonnier (les pics se situent au printemps-été) et concentré sur quelques-unes des 63 stations de l'arrondissement (Charles Hermite, porte d'Aubervilliers, porte de la Chapelle, Évangile, Pajol).

Le nombre de vols a cependant baissé de 25 % entre 2013 et 2014, grâce notamment au système de potelets anti-arrachage mis en place à l'été 2014 dans ces stations. Il a coûté 15 000 € à la mairie d'arrondissement. Mais une nouvelle technique de vol a fait son apparition l'été dernier : le déverrouillage du système électronique de la station, qui permet de libérer l'ensemble des vélos. Depuis l'automne, JC Decaux a donc installé un système de cadenas sur les lecteurs de carte dans les stations touchées, d'où une fermeture pendant quelques semaines de ces dernières.

F. F.

Century 21

SORIM

43 rue Ordener 75018 Paris
Métro : Marcadet Poissonniers
Tel : 01 42 59 09 09
ag442@century21france.fr

www.century21-sorim-paris-18.com

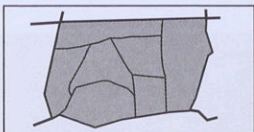
21 ans de vie de quartier !

21 ans d'expérience !

Estimation précise et gratuite en

21 H Chrono !

Notre équipe est toujours à votre service pour la réalisation de votre projet immobilier.



Grande pagaille à Château-Rouge

Les embouteillages de voitures et de piétons créés par le chantier du métro s'ajoutent aux problèmes de vente à la sauvette. Jusqu'à inspirer d'étranges projets aux autorités.

On a échappé au pire. Au pire du pire, pourrait-on même dire tant la circulation est difficile au carrefour de Château-Rouge.

Les emprises du chantier de la RATP ont été encore élargies des deux côtés du boulevard et deux passages piétons supprimés.

On savait que les deux ans du chantier entraîneraient des difficultés, mais à ce point, quand même pas. Pour accéder à l'entrée de la station de métro, il faut cheminer au milieu d'une foule dense dans un étroit passage entre les boutiques et le grillage de l'emprise. Pourtant même là se faufilent des vendeurs à la sauvette, rétrécissant encore ce corridor. Et bien devinez quelles idées ont germé dans les têtes pensantes des représentants de la mairie pour tenter de limiter ces problèmes !

Idées folles

Projet n° 1 : pour limiter la bousculade près du métro, les responsables de la voirie ont suggéré de... fermer dès maintenant la station Château-Rouge ! Il était déjà prévu de la fermer de mai 2016 à août 2017. Une telle mesure prolongerait de plusieurs mois une situation pourtant fort incommode pour les usagers du métro, qui vont se retrouver dans les stations Barbès-Rocheschaux et

Marcadet-Poissonniers surchargées. Ouf ! Le pire du pire sera évité, car la RATP n'est pas favorable à cette mesure radicale.

Projet n° 2 : après la circulation des piétons, celle des véhicules. Pour atténuer les embouteillages au niveau du carrefour rétréci par les travaux, un plan de circulation a été mis au point. Un plan hallucinant. Le sens de circulation serait modifié rue Poulet sur quelques mètres, entre le boulevard et la rue Dejean, pour permettre aux voitures et camions d'emprunter cette rue Dejean en direction de la rue des Poissonniers. Là nouveau changement de sens pour pouvoir emprunter cette dernière vers la rue Doudeauville ou tourner à droite jusqu'à la rue Myrha et... se retrouver à nouveau sur le boulevard ! Quant aux voitures arrivant vers le boulevard par la rue Poulet, elles seraient bloquées par un sens interdit sur les derniers mètres et obligées de prendre la rue Dejean. Bref, ce projet de génie aurait ajouté aux problèmes de circulation des piétons des embouteillages quotidiens tout autour du pâté de maison. Ouf ! Lors de la réunion du 4 février dernier à la mairie sur les problèmes à Château-Rouge, Félix Beppo, adjoint au maire du 18e en charge de la voirie et des transports, a annoncé que ce projet-là était caduc.

Fort bien. Mais pourquoi alors avoir concocté une telle absurdité ? À croire même que ce plan n'a été imaginé ainsi que pour offrir toutes les raisons de le rejeter. Le fond de l'affaire, c'est que les autorités municipales espèrent utiliser la réduction de l'espace au carrefour Château-Rouge pour lutter contre un problème sans rapport avec le chantier : celui de l'afflux toujours croissant des vendeurs à la sauvette dans ce secteur.

Pagaille anti-pagaille ?

Pour preuve, lors de cette réunion, lorsqu'on essaie d'interroger Félix Beppo sur ce stupéfiant plan de circulation, une représentante d'Acum (Association Château-Rouge des usagers du métro) bondit et révèle le pot aux roses : il s'agissait en fait de rétablir la circulation automobile rue Dejean pour en chasser la foule des vendeurs à la sauvette. Comme si on pouvait régler un problème par un autre. Comme si des voitures dans la rue Dejean pouvaient décourager les vendeurs à la sauvette alors qu'ils ont déjà conquis les rues alentour, voitures ou pas ! Ceux pour qui ce petit commerce illégal est la seule ressource contre la misère ne renoncent pas pour autant, quelles que soient les nuisances pour les habitants et les mesures de rétorsion.

Marie-Odile Fargier

Félix Beppo lance le top départ de la pré-campagne pour les législatives de 2017

Adjoint à la voirie et aux transports dans le 18e depuis 2008, Félix Beppo a décidé de passer un cap. Il se présente à l'investiture du parti socialiste pour devenir le candidat de la 18e circonscription (Montmartre-Clignancourt) actuellement détenue par Christophe Caresche depuis 1997. À 53 ans, il brigue le mandat de député pour une élection qui se tiendra en juin 2017.

Adhérent du parti socialiste depuis 1989, Félix Beppo se présente comme un réformiste. Rocardien pur jus, il se reconnaît dans la social-démocratie et goûte peu au social libéralisme en cours actuellement. « *La société n'est plus la même aujourd'hui que dans les années 1980, précise-t-il. Il faut apporter de la modernité dans un certain nombre de sujets comme la fiscalité ou le droit du travail. La réforme de ce dernier est nécessaire mais elle ne doit pas enlever des droits aux salariés, surtout en période de précarité économique.* »

Le conseil national du parti désignera les candidats en décembre 2016 et les militants seront, si tout se passe bien, amenés à s'exprimer. D'ici là, Félix Beppo souhaite se lancer dans une démarche participative de coconstruction de son projet. Pour cet homme qui se présente comme un enfant du 18e, la proximité et l'implantation locale sont primordiales car personne n'a de bonnes idées tout seul. **N. D.**



Félix Beppo

© Christian Adnin

SUR L'AGENDA

Conseil d'arrondissement

lundi 14 mars à 18 h 30, salle des mariages de la mairie du 18e (1 place Jules Joffrin).

■ Jeudi 3 mars Antennes relais

Réunion d'information sur la pose d'antennes de téléphonie. 18 h 30 à la mairie du 18e (salle Poulbot). Adresses concernées : 116 rue Ordener (Free), 2 rue Raymond Queneau (Free), 73 rue de La Chapelle (SFR), 28 rue Marx-Dormoy (Bouygues), 69 rue Riquet (Orange).

■ Vendredi 4 mars Max Jacob

Commémoration de la mort du poète Max Jacob organisée par la Fraternité Max Jacob et la municipalité du 18e. 19 h au 7 rue Ravignan (métro Abbesses). En présence de Michel Ronchi, chanteur et guitariste. Verre de l'amitié à l'issue de la cérémonie.

■ Mardi 8 mars Jeanne Bohec

Inauguration par le maire du 18e de la place Jeanne Bohec à 14 h (angle des rues Christiani, Clignancourt et Myrha).

■ Mardi 8 mars Café bénévole

De 18 h à 20 h 30, la Maison des associations, en partenariat avec France bénévolat, organise un café bénévole. Les habitants du 18e sont invités à découvrir les multiples formes du bénévolat, à échanger et réfléchir à des missions qui pourraient correspondre à leurs disponibilités et leurs centres d'intérêt. Un petit speed dating asso/bénévole aura également lieu.

■ Mardi 8 mars Femmes (1)

À partir de 14 h, le Centre d'action sociale des Arènes vous invite à fêter la Journée des Femmes. Chants et pièce de théâtre librement inspirée d'une idée de Molière sont à l'affiche de la troupe seniors qui y a travaillé durant l'année. Le vernissage des œuvres (peinture, sculpture) réalisées par les seniors dans le cadre des diverses activités, clôturera la journée. 8 rue Gabrielle, 01 42 58 54 42.

■ Mercredi 9 mars Femmes (2)

Entièrement dédié aux femmes, le spectacle maison offert par la troupe Seniors du C.A.S. Georgette Agutte, propose des chants et une comédie musicale mystère... à partir de 14 h. 8, rue Georgette Agutte. Réservation conseillée au 01 42 28 57 12.

■ Vendredi 11 mars

Poésies migratoires

Proposé par Les Parvies poétiques de 17 h à 20 h, salle des Fêtes de la Mairie du 18e. Lectures, danse, chants et musiques d'ici et d'ailleurs. En présence de Jean-Baptiste Para, rédacteur en chef de la revue littéraire *Europe*. Avec Omar Youssef Souleimane, poète en résidence (Syrie), Nancy Huston (Canada), Rita Baddoura (Liban), Martin Bakero (Chili), Antoine Cassar (Malte), Seyhmus Dagtekin (Kurdistan turc), David Giannoni (Italie), Joëlle Naïm (Tunisie), Luan Rama (Albanie), Mahmut Demir (saz - Turquie), Eugénie Kuffler (flûte - USA).

Suite de l'agenda page 6

Marlène Samoun (chant – France),
François Chat (chorégraphie – France).
Entrée libre.

■ Samedi 12 mars Femmes (3)

De 14 h à 20 h, l'association Les Paroles de la boussole organise, avec le concours de quatre autres associations parisiennes (Flod'Images, Axe libre, La Subversive et la Band'O), un événement consacré à la place de la femme dans le cinéma. Cette manifestation est ouverte à tous les publics parisiens et elle se déroulera à la Maison des associations du 18e, qui offre son soutien. Conférence en images, table ronde, lecture de textes le tout ponctué par des musiques de films et des chansons.

■ Jeudi 17 mars Gare des mines

Réunion de concertation sur le projet Gare des mines. 18 h 30 à l'école élémentaire du 4 rue Charles Hermite.

■ Samedi 19 mars Ruche des Arts

De 14 h à 19 h à la Maison des associations du 18e, la Ruche des Arts fait son Printemps des Poètes. Manifestation en collaboration avec l'association Slam O Féminin.

■ Samedi 19 mars Troc livre

par Association Les Jardins d'Éole l'esplanade des jardins d'Éole. de 13 h 30 à 17 h 30, sur l'esplanade des Jardins d'Éole (au niveau du 44 rue d'Aubervilliers).

■ Samedi 19 mars Foulées du Tertre

Organisées par l'ACP 18 et l'Office du mouvement sportif du 18e. Parcours de 10 km traversant le quartier de bas en haut. Départ à 14 h 30 devant le Sacré-Cœur. Retrait des dossards square Nadar à partir de 12 h. Inscriptions 13 € à l'avance, 15 € sur place.

■ Dimanche 20 mars Street popote

Organisée le restaurant Les Petites gouttes et le Bistrot gourmand. Rassemblement de food trucks (camions vendant des plats à déguster sur place ou à emporter) mais également en présence de l'arnap de Vergers urbains, l'association Corto (produits italiens), La Ruche qui dit oui, l'épicerie Kilikio (épicerie grecque), les viandes de Châteauneuf. Esplanade Nathalie Sarraute, de 11 h à 20 h.

■ Samedi 26 mars Le grand Barouf 2

Cabaret amical avec programmation musicale, théâtrale, lecture, vidéo et surprises, de 19 h 30 à 22 h 30. Café-restaurant Les Trois frères, 14 rue Léon.

■ Dimanche 27 mars Signature

Naïri Nahapetian signe son polar, *Le Mage de l'Hôtel royal* (éditions de l'Aube), à 17 h à la librairie Utopiran Naakojaa, 89 rue du Ruisseau.

■ Samedi 2 avril Démocratie

Nuit du débat démocratique, organisé par la Ville de Paris, qui invite les habitants à investir cafés, espaces publics, lieux d'échange et lieux de vie. Une invitation à se retrouver, se parler, discuter et débattre. Programme disponible www.mairie18.paris.fr

Bidonville de la porte des Poissomiers : une évacuation mais pas de solutions

Malgré une décision de justice leur accordant un délai d'occupation jusqu'au 15 juin, les habitants des cabanes installées sur la petite ceinture sont aujourd'hui dispersés dans des hôtels... ou d'autres bidonvilles.



Des habitants du bidonville ont manifesté devant la mairie le 1er février pour défendre leur projet de logement pérenne.

Mercredi 3 février, vers 5 h 30 du matin, des cars de CRS se garent porte de Clignancourt. Près de 400 personnes occupent encore un terrain sur la petite ceinture de la porte des Poissomiers à la porte de Clignancourt. Plusieurs associations sont sur place. Le Secours catholique, l'École dans la rue, le Collectif Rom Paris, les Enfants du Canal, Médecins du monde, la Ligue des droits de l'homme et le MRAP accompagnent depuis des mois les familles dans leurs démarches de domiciliations, de suivi médical, de scolarisation et d'insertion professionnelle.

Les premières cabanes sont construites en avril-mai 2015 (voir *Le*

18e du mois de novembre 2015). Les associations retrouvent sur ce terrain des personnes connues évacuées de la porte de la Villette, d'Aubervilliers, de la Courneuve. SNCF Réseau, propriétaire du terrain, saisit en référé la justice et obtient le 30 septembre un jugement ordonnant l'évacuation du terrain.

Depuis près d'un an

Des habitants du bidonville créent avec des bénévoles l'association Bâtisseurs de cabanes. Il s'agit de construire des maisons durables pour sortir du cycle bidonville, expulsion, bidonville, cycle infernal « et coûteux ! », nous dit André Feigeles du collectif Rom Paris. Avec l'aide d'architectes proches de l'association le Perou (voir

encadré), 88 habitants s'impliquent. Le projet, déposé en mairie le 18 janvier, propose la construction d'une soixantaine de logements familiaux ; le coût est évalué entre 2 et 3 millions d'euros.

C'est l'espoir d'une solution durable. « Notre présence régulière a permis de tisser des liens de confiance, nous dit Nathalie Jantet, bénévole au Secours catholique. Mais avec ceux qu'on retrouve d'un terrain à l'autre, on doit souvent tout recommencer. Ici, au début, on a senti que c'était compliqué pour qu'ils nous fassent à nouveau confiance. » L'implication d'habitants dans le projet des Bâtisseurs de cabanes est le signe que, même s'ils sont fatigués des expulsions à répétition, « ils ont des idées, ils se

Des habitats temporaires pour résorber des bidonvilles

Le projet des Bâtisseurs de cabanes n'est pas une idée nouvelle. L'association le Perou travaille depuis plusieurs années avec des architectes sur la création d'habitats temporaires dans les interstices des villes. Olivier Leclercq et Charlotte Cauwer continuent le projet de la porte des Poissomiers. Reste à trouver un terrain et des financements. Le dernier conseil de Paris a adopté un vœu pour que soit réalisée « une étude de faisabilité d'un projet d'habitat concerté pour les familles roms dans Paris ».

La Fondation Abbé Pierre étudie aussi des projets qui permettraient de passer à des solutions à long terme, avec des périodes de transition pour accompagner vers un véri-

table logement. Selon Florian Huygue, chargé de mission habitat – bidonvilles, « des solutions peuvent être trouvées sur des terrains, des friches, des logements qui vont être détruits... La construction d'un écoquartier peut prendre 15 ans : ça laisse le temps d'héberger des personnes dans des habitats temporaires. » On peut trouver les solutions présentées sur www.25ansbidonvilles.org/.

La Délégation interministérielle à l'hébergement et à l'accès au logement a publié en décembre 2015 une brochure pour les acteurs de terrain (maîtres d'ouvrage, acteurs locaux, intervenants associatifs) souhaitant mettre en place des projets d'habitat temporaire sur leurs territoires.

S. R.



Sitôt les habitants expulsés, le bidonville a été démolì à grands coups de pelleteuses.

déménent, ils se prennent en main », ajoute son collègue Nicolas Clément.

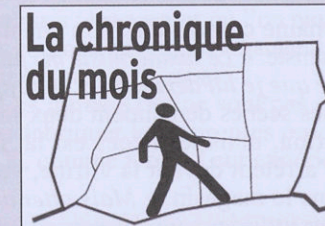
Un délai refusé

Pour mener à bien leur projet, les habitants demandent un délai de quelques mois. Prévenus de l'évacuation imminente, une centaine d'entre eux manifeste devant la mairie du 18e le 1er février pour s'opposer aux relo-

gements provisoires et demander que soit étudiée leur propre solution. Le 2 février, Gérald Briant, adjoint au maire du 18e chargé des affaires sociales, du logement d'urgence et de la lutte contre les exclusions, les reçoit. Compte tenu du caractère dangereux du terrain et des mauvaises conditions sanitaires, il estime que l'expulsion ne peut être suspendue.

Le 3 février, au petit matin, la plupart des familles sont déjà parties. Les bénévoles des associations aident ceux qui sont encore là à terminer leurs bagages. Les services de la préfecture et les CRS entrent sur le terrain vers 7 h 15. Les bénévoles des associations, dont des traducteurs, sont priés de sortir.

Au final, 167 personnes ont des



Michèle Audin est une mathématicienne doublée inséparablement d'une écrivaine, tendance oulipienne. Économe de ses livres, elle a notamment publié en 2013 *Une vie brève*, précieux monument d'écriture dressé à la mémoire de son père, Paul Audin, mathématicien lui aussi et militant communiste, combattant français parmi d'autres de l'indépendance de l'Algérie et à ce titre, enlevé par l'armée française au cours de la bataille d'Alger et porté disparu à l'âge de 23 ans, sans que jamais cette même armée n'ait reconnu ni assumé la responsabilité de sa mort. Sauf à considérer les déclarations contro-

Attention fragile

versées du général Aussaresses (ex-collaborateur du général Massu) au journal *Le Monde* en 2000 comme symboliquement réparatrices.

Avec *Mademoiselle Haas*, son dernier livre, Michèle Audin s'engage sur un tout autre chemin : cerbelle, elle s'y montre progressiste fervente, soucieuse des petites gens, des invisibles et autres vies minuscules, on reconnaît ses attaches, elle maintient un intérêt particulier pour la forme, elle garde cette désinvolture ou ce détachement littéraires infiniment plus habituels chez les femmes que chez les hommes...

Sous le nom « générique » de Haas (« lièvre » en allemand), récurrent sur le Mémorial de la Shoah, ce sont dix-neuf moments dans la vie de dix-neuf femmes de condition souvent modeste, quelquefois liées entre elles, mais pas nécessairement, qui apparaissent tour à tour dans le

livre. Seuls changent les prénoms, Léopoldine, Valentine, Albertine, Eveline...

Michèle Audin contient l'histoire et les pérégrinations de ces différentes femmes (femme de ménage, sage femme, coiffeuse, couturière, scientifique, pianiste, institutrice...) à Paris, entre deux dates d'une grande importance historique, le 6 février 1934 (émeutes des ligues d'extrême droite place de la Concorde) et le 20 août 1941 (arrestation de 4 232 Juifs de nationalité française par la police française officiant ici en renfort de la puissance occupante nazie).

La langue de Michèle Audin est simple et souple. Elle dit l'avortement, l'accouchement, l'exil, la guerre, le labeur des ouvrières et des femmes de ménage, elle dit l'émancipation contrariée ou réussie, elle dit probablement ce que seule une

propositions de relogement : 47 à Stains, 25 à Gennevilliers, 26 à Noisy-le-grand, 25 Les Ulis, 24 à Conflans-Ste-Honorine, 20 à Maurepas. Ils seront hébergés 15 jours, renouvelables, mais pas forcément dans le même hôtel. Pour expliquer le refus de certains habitants des solutions de relogement proposées, les associations insistent sur leur courte durée et pointent la crainte de certaines familles qu'on relègue leur identité pour leur signifier quelques jours plus tard une obligation de quitter le territoire français.

Un jugement non respecté

Le pire est qu'un jugement avait été rendu le 27 janvier, accordant aux habitants un délai d'occupation jusqu'au 15 juin 2016 pour permettre « une prise en charge médicale ». L'avocate des familles, Julie Launois, avait en effet saisi le juge de l'exécution du tribunal de grande instance le 18 décembre 2015 pour obtenir un délai. L'avocate n'a été informée du jugement rendu le 27 janvier que le 12 février... 9 jours après l'expulsion !

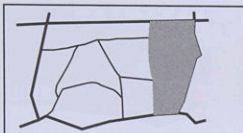
A ce jour, seule une soixantaine de personnes seraient hébergées en hôtels, sans accompagnement sanitaire et social. La plupart serait allée grossir les bidonvilles de la région. D'autres vivent dans les rues de Paris.

Sophie Roux

femme peut dire de ses semblables.

Je n'ai pas vérifié si telle ou telle parmi les femmes dont il est question dans *Mademoiselle Haas* ont habité le 18e arrondissement ni même si elles l'ont, ne serait-ce que, traversé. Les lectrices et lecteurs n'en comprendront pas moins l'écart de propos auquel je me livre cette fois, à quelques jours de la Journée des femmes, guère après la grâce présidentielle accordée à Jacqueline Sauvage par François Hollande et quelques semaines après la remise du prix Simone de Beauvoir à la mairesse de l'île de Lampedusa, Guisli Nicolini la vaillante, la féroce, pour son action en faveur des migrants, et plus particulièrement des migrantes, dont on sait qu'elles sont elles aussi, elles encore, là aussi, là plus qu'ailleurs, fragiles parmi les plus fragiles.

Daniel Conrod



Quand les rats jouent aux cartes rue Marx-Dormoy

Superman, rasta ou joueurs de poker : les rats animent la vitrine des frères Krief, qui en connaissent un rayon sur ces rongeurs.



Photos : Jean-Claude N'Diaye

Les rats joueurs de poker font le bonheur des badauds qui s'arrêtent devant la vitrine des dératiseurs.



Charlie et Yves utilisent des rats de laboratoires empaillés pour créer toute une série de saynètes.

Tout commence il y a trois ans, par un voyage aux États-Unis. Dans l'avion qui le mène à New York, Charlie Krief entame une conversation avec son voisin et découvre que ce dernier est taxidermiste. « On s'est échangé nos numéros de téléphone, raconte Charlie, et ça m'a donné des idées. » Avec 30 ans de métier au compteur, Charlie Krief est à la tête de plusieurs magasins dans Paris. Sa spécialité : la désinsectisation et la dératisation. Une affaire de famille d'ailleurs, puisqu'il travaille avec son frère Yves qui, lui, tient boutique au 43 rue Marx Dormoy.

L'idée de Charlie Krief : installer dans les vitrines de ses magasins des scènes où l'acteur principal est le rat. « Je regardais les tournois de poker et ça m'est venu : je me suis dit "Ah si je faisais des rats". » Des rats qui manient la quinte flush (une suite à l'as au poker), d'autres qui simulent un combat de boxe, un rat superhéros, un rasta, un punk, parce que Charlie en croise pas mal rue de Flandres, où il a un autre magasin. « J'ai dit au taxidermiste "Allez, fais-moi un uppercut", ça me rappelle l'époque où j'allais voir des matches de boxe à l'Élysée Montmartre. »

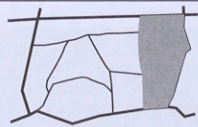
La plupart du temps, les clients prennent ça à la rigolade. Il y en a même qui se sont cotisés pour offrir des rats boxeurs à un ami dont l'anniversaire pointait le bout de son nez.

Deux mois de travail

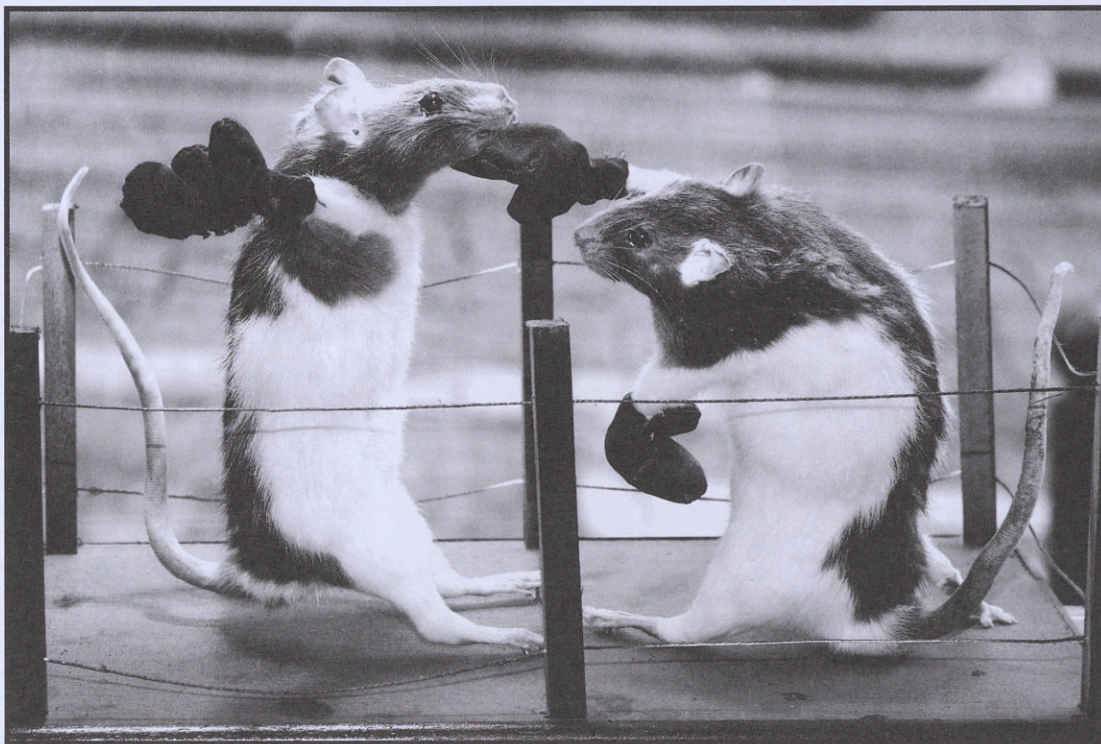
La prochaine commande ? Un chanteur avec un pianiste. « Le taxidermiste me fabrique tout ce que je lui demande », se réjouit Charlie. Les scènes demandent deux mois de réalisation, mais le succès est là. Les badauds s'arrêtent devant la vitrine, voire entrent dans le magasin. « Mais attention, les bestioles utilisées sont des rats de laboratoire », prévient Charlie. On ne peut pas empailler les rats sauvages parce qu'ils sont malades et transportent tout un tas de bactéries.

Les années de métier ont fait des deux frangins des spécialistes du rat d'égout (le fameux *rattus norvegicus*) et de ses modes de vie. « On intervient chez les gens, dans les restaurants, chez les commerçants », énumère Yves. Avant d'ajouter avec un brin de malice : « on essaie de faire notre métier avec amour. »

Le rat est un rongeur très intelligent qui vit sur un territoire. La malédiction du rongeur : ses dents poussent tout le temps. Il provoque donc d'importants dégâts car il fait feu de tout ce qui lui tombe sous les dents : fils électriques, bois, ainsi que certains métaux.



La Chapelle



En vedette, les rats boxeurs. Certains ont même été offerts en cadeau d'anniversaire !

Leur nombre ? Un des grands mystères de Paris. On a coutume de dire qu'il y aurait deux rats par Parisien, ce qui porterait leur nombre à 4,5 millions dans la capitale, mais en réalité personne ne les a vraiment comptés. Et on comprend bien la difficulté de l'exercice.

Pique-nique au square

« En ce moment ce sont les travaux liés à la fibre optique qui les font sortir », explique Charlie. Car dès qu'il y a des travaux, les rats sont dérangés et ni une ni deux, ils remontent à la surface. Les habitants de la cité Charles Hermite en savent quelque chose. Ils gardent un souvenir cauchemardesque de l'extension du tramway jusqu'à la porte de La Chapelle. Aujourd'hui, c'est au tour des riverains de la porte de Montmartre d'être confrontés à ce problème. D'une manière générale, les rats se multiplient là où ils trouvent facilement de quoi se nourrir : les squares où l'on pique-nique et d'autres endroits où les gens mangent dehors en y laissant des restes de repas.

Les frères Krief ne sont pas que vendeurs, ils font fabriquer leurs propres produits. La marque K. K. comme Krief. Leur expérience est un puis-

sant outil pour la fabrication de nouveaux produits. Ils avaient déjà remarqué que les rats adoraient le beurre de cacahuète et raffolaient du chocolat. « Là on étudie un produit à base de fraise. Les rats adorent la fraise. Je m'en suis rendu compte en allant chez un pâtissier qui en avait un stock pour ses tartes. Les rats avaient tout mangé. J'ai donc demandé au chimiste du laboratoire avec lequel je travaille d'élaborer des appâts à base de fraise. »

Rusés et acrobates

D'un naturel méfiant, les rats sont difficiles à combattre. Ils sont également très solidaires. Quand un rat est enfermé et ne peut pas avoir de nourriture, les autres lui en amènent. « Quand on leur met de la nourriture, ils envoient d'abord les plus vieux. Alpha y va et mange. S'il ne meurt pas dans les 4-5 heures qui suivent, Beta y va, puis c'est au tour de Gamma. Ensuite, c'est toute la famille, raconte Yves Krief. Si vous leurrez Alpha, Beta et Gamma, vous avez toute la famille. C'est pour ça qu'aujourd'hui on met des attractifs qui n'agissent pas tout de suite. Avant, il y avait des poudres. Ils se léchaient et mourraient tout de sui-

te. Mais ils ont compris... »

Le rat est une espèce commensale de l'Homme. Il se nourrit de nos déchets et de nourriture grappillée. Les boulangers, qui travaillent en sous-sol (communiquant avec les caves), ont souvent des problèmes de rongeurs.

Quand les immeubles ne sont pas hermétiques, les rats peuvent entrer et sortir à leur guise. Il suffit d'un petit trou de 1,5 cm et ils passent. Du moment que la tête entre, ils peuvent se hisser dans n'importe quel tuyau. Ils ont la faculté de déformer leur cage thoracique et leurs griffes leur permettent des ascensions verticales.

« Une très grosse infestation, décrit Yves Krief, c'est quand, dans un commerce, on pousse un carton et qu'on voit passer trois ou quatre rats. On les entend circuler dans les tuyauteries, il y a de quoi avoir peur. C'est comme les cafards. Quand on les voit se balader dans la journée, c'est qu'il y en a beaucoup. »

De très grandes familles

La reproduction est très rapide : la maturité sexuelle arrive 50 à 60 jours après la naissance. La gestation dure 24 jours et concerne 7 à 14 petits par portée. Avec 4 à 7 portées par an.

Les groupes familiaux, constitués de 20 à 200 membres, sont dirigés par un mâle dominant. Ils se reconnaissent à l'odeur et interdisent leur territoire à tout individu « ne sentant pas bon ». La bestiole peut peser plus de 450 g. « Il y a huit ans, il y avait un type qui vendait de l'huile d'olive et des olives. Le rat ne mangeait que ça, il était vraiment gros... On l'a appelé Tarzan d'ailleurs. J'ai dit au mec, ce n'est pas possible, il a des crottes d'un chat. »

Les rats parisiens dévorent 800 tonnes d'ordures par jour et débouchent égouts et canalisations. Voilà pourquoi les services d'hygiène de la Ville ne souhaitent pas les éliminer totalement.

Charlie jette un œil songeur sur la rue Marx-Dormoy. Un immeuble vétuste situé en face de la boutique va bientôt être détruit. « Quand ils vont casser cet immeuble, ça va grouiller », remarque Yves. Prenant un air goguenard, il ajoute : « s'ils viennent chez nous, on les attend, on a tout ce qu'il faut. »

Nadia Djabali

□ Hygiène Premium, 43 rue Marx Dormoy, 01 53 26 98 50.

Les punaises ont envahi Paris

L'un des produits les plus vendus chez Hygiène Premium est un insecticide contre les punaises de lit. Depuis deux ans, les clients défilent dans la boutique de la rue Marx Dormoy. « Il n'y a pas que les produits chimiques, précise Yves Krief. On peut aussi utiliser la vapeur ou le scotch double face ».

Les punaises seraient arrivées de New York et se multiplieraient depuis l'interdiction du DDT, un insecticide très toxi-

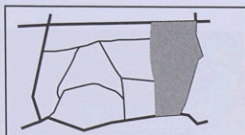
que. Aujourd'hui, les produits ne permettent pas de lutter efficacement contre ces insectes très coriaces. La punaise peut survivre un an entre deux doses d'hémoglobine. Elle commence même à muter pour résister à certaines molécules. « Quand une punaise vous mord, elle fait trois piqûres et cela empêche les gens de dormir. »

Les populations voyagent de plus en plus, par avion, par bateau, et transportent cet insecte dans leurs bagages ou dans les plis de leurs vêtements. Elles se

logent dans le bois, le tissu, les plinthes et cela se propage très vite. « Il y a également les brocantes où les gens achètent meubles en bois et vêtements. Tout ce qui est bois, il faut le traiter avant ». Pour les vêtements « si vous les lavez à 30°, cela ne les tue pas... il faut minimum 60°. 65° c'est mieux. Pour le coton, ça marche. Le reste vous l'amenez à la laverie et vous le passez au sèche-linge. » Autres astuces : passer le fer à repasser ou déposer vos vêtements dans le congélateur pendant 72 heures. **N. D.**



Charlie a fait faire un rat... punk à l'image de ceux qu'il croise rue de Flandres.



Quatre continents dans les assiettes solidaires de Mam' Ayoka

Mam' Ayoka, traiteur solidaire et social, a ouvert ses portes le 6 février, lors de la joyeuse fête de quartier organisée par La Bonne tambouille, collectif d'habitants et de commerçants du quartier.



Cadre chez Orange, Sophie Lawson, jeune femme dynamique et chaleureuse, souhaitait créer quelque chose qui ait du sens au niveau social et environnemental. En mai 2015, elle quitte son poste pour créer son entreprise. Elle met alors en place son association « La cuisine du monde à côté ». Objectif : ouvrir une coopérative de production et recruter, de façon pérenne, des femmes très bonnes cuisinières auparavant éloignées de l'emploi.

Livraisons solidaires aussi

« On a commencé à mon domicile, avenue de Flandres ; la clientèle a été d'abord mon réseau d'amis et de connaissances, qui a testé le pilote. On a rebaptisé la coopérative Mam' Ayoka, prénom féminin qui signifie « donne de la joie autour d'elle ». Puis en décembre dernier, on a eu un local, un ancien

restaurant fermé depuis un an, où l'on a fait des travaux. Mais on cherche plutôt à livrer à domicile. »

Les commandes en ligne sont livrées chaudes le midi, réfrigérées le soir. Elles sont effectuées à vélo par de jeunes employés d'une entreprise elle aussi d'économie sociale et solidaire. Mam' Ayoka est ouvert tous les jours sauf le lundi en restauration rapide sur place. Pour démarrer, quatre cuisinières talentueuses, dont une est aussi qualifiée comme conseil en nutrition, mijotent des plats savoureux de diverses origines : cambodgiens, maliens, orientaux et français. Une cuisinière certifiée vient deux jours par semaine pour assurer la professionnalisation de ces femmes engagées à mi-temps au début. Que ce soit sur place, à emporter ou à livrer, tous ces délicieux mets sont présentés sous forme de bocaux consignés.

Le jour de l'inauguration, tous les bocaux de bo

bun, mafé, tiep et cou-scous se sont vendus comme des petits pains ! Les premiers prix commencent à 5,50 €, pour des plats faits maison avec des produits frais et en partie bio ! Pour les plats plus élaborés comme un amok de poisson dans une noix de coco fraîche, comptez 8,50 €. Une entrée et un plat, le midi à partir de 7 €. Les boissons faites également maison, telles que le bissap, le gingembre et le thé, sont à 1 €.

Ateliers de cuisine ludique

Vous pouvez aussi commander des buffets pour des réceptions, dans le cadre professionnel ou associatif. Enfin des ateliers de cuisine ludiques et conviviaux autour de la nutrition sont prévus. D'ailleurs, les plus jeunes ont inauguré avec beaucoup d'enthousiasme les ateliers sablés et peinture au chocolat le 6 février dernier. Les gens du quartier ont déjà adopté cette petite entreprise. Leur présence, leur aide et les encouragements ont démontré leur vif intérêt pour ce nouvel endroit qui va animer la place.

Virginie Chardin

Illustration Séverine Bourguignon

□ 5 place Marc Orlan. Livraison à domicile et sur place, en restauration rapide, du mardi au samedi de 12h à 14h et le mercredi soir de 17h à 19h. Pas de commande par téléphone (hélas). www.mamayoka.fr

Métro : l'ascenseur mort-né de la porte de La Chapelle

Sa mise en service est repoussée de mois en mois, son utilité limitée par un escalier. Tant pis pour les handicapés, les personnes âgées, les poussettes, etc.

Ici nous intervenons rapidement pour mettre cette installation à votre disposition. » C'est ce que la RATP a fait afficher sur l'ascenseur hors service depuis son installation, fin 2013, à la station Porte de La Chapelle. Avec le temps, ce texte a été légèrement modifié par les riverains : « ici nous intervenons très peu rapidement pour mettre cette installation à votre disposition dans 10 ans. » Bon nombre de tags (moins amusants que celui-ci) ont été ajoutés par des riverains en colère sur ce panneau installé il y a plus de deux ans.

Très ému par ces contretemps techniques, Jérôme Lazerges, de l'association Cactus Initiatives, a demandé début octobre 2015 à la RATP de

s'expliquer. Karine Raugel, conseillère clientèle de la RATP, lui a répondu que l'ascenseur ne pourrait être mis en service que lorsque les quais seraient équipés pour rendre possibles les déplacements des utilisateurs de fauteuil roulant. Une intervention nécessaire, selon elle, « pour être en conformité avec les dispositions réglementaires en matière d'accessibilité aux personnes à mobilité réduite ».

La conseillère clientèle de la RATP indique que si aucun moyen de circuler en fauteuil roulant dans la station Porte de La Chapelle n'est prévu, la station Front Populaire, elle, est équipée pour. Elle ajoute que, bientôt, les futures stations Aimé Césaire et Mairie d'Aubervilliers le

seront également. Traduction : les personnes à mobilité réduite voulant se rendre à Porte de la Chapelle sont priées de descendre à Front Populaire et adienne que pourra !

Rouler sur des marches ?

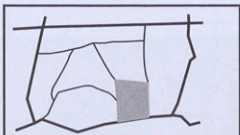
Quoi qu'il en soit, même si l'ascenseur fonctionnait, une autre difficulté serait à surmonter. Un escalier de 24 marches sépare l'ascenseur des quais et des travaux pour permettre le passage d'un fauteuil roulant ne sont apparemment pas prévus. Il est à craindre que les personnes âgées, parents avec poussettes, ou ceux qui se sont tordu la cheville ne soient pas enchantés à cette idée. En effet, pour sortir de la station, il faut d'abord

monter l'escalier de 24 marches, puis deux options : prendre l'escalator présent à l'une des quatre sorties ou monter encore un escalier de 20 marches.

Cadeau de Noël, le 23 décembre dernier, les affiches indiquant la remise en état de l'ascenseur entre septembre et décembre 2015 ont simplement été remplacées par d'autres indiquant qu'elle aurait lieu entre septembre 2015 et mars 2016. Quelle chance pour les riverains ! Plus besoin de dépenser des fortunes dans des salles de sport pour faire son cardio, les escaliers de la station Porte de la Chapelle sont accessibles gratuitement et à tout moment !

Mais pas à tout le monde...

Thelma Reynal



Le collectif Magnolias cherche de nouveaux jardiniers

Au pied des arbres de la rue Saint-Bruno, une association de riverains plante des fleurs.

© Jean-Claude N'Diaye



Sur le trottoir de la rue Saint-Luc, ces membres du collectif Magnolias plantent les fleurs de la belle saison.

T'as de beaux pieds, tu sais ! Les quatorze magnolias de la rue Saint-Bruno bénéficient depuis plus d'un an d'une attention toute particulière de jardiniers bénévoles constitués en collectif. Voici plus d'un an, lors d'un conseil de quartier, Lucie (qui a maintenant quitté le quartier) apprend que la mairie veut installer des grilles au pied des magnolias qui bordent le square. Trop tard malheureusement pour ceux de la rue Saint-Mathieu dont le pied est déjà emprisonné sous de lourdes grilles mais, faute de budget, les pieds de ceux de la rue Saint-Bruno sont encore entourés de pavés.

Lucie, militante écologiste, poste alors des petits mots dans tout le quartier pour trouver des personnes qui, comme elle, ont « envie de fleurs

au pied des magnolias ». Elle bataille ferme avec la mairie qui finit par accepter de signer une convention confiant l'aménagement, le fleurissement et l'entretien des 14 pieds d'arbre au Collectif Magnolias associé à la Salle Saint-Bruno. Les pavés sont enlevés par les services de la mairie, qui fournit également la terre. Le budget alloué par la mairie – 2 700 € – paye l'achat de planches de chêne et de piquets qui encadreront les parcelles. Belle économie pour la mairie quand on connaît le prix des grilles initialement prévues : 42 000 € pour les 14 magnolias !

Au milieu des CRS !

L'installation commence sous des trombes d'eau mais, dès le départ, le groupe se soude « dans l'adversité ». Le jardinage commence vraiment au

cours de l'été 2015, pendant la canicule, au cœur d'une place Saint-Bernard occupée par les CRS pour cause de migrants installés au Bois Dormoy. Le square Saint-Bernard est fermé pour les mêmes raisons : au plus fort des chaleurs estivales, cela devient vite un problème car c'est là que se trouve le robinet. Heureusement la solidarité joue. Tout d'abord l'église Saint-Bernard leur donne accès à l'eau et leur offre deux arrosoirs. Puis le propriétaire de l'entrepôt angle Saint-Bruno/Stephenson leur permet également de s'approvisionner chez lui. Tableau surréaliste où des jardiniers chargés d'arrosoirs passent entre des hommes en armes pour assurer la survie de plantes fraîchement plantées ou semées !

Au-delà du fleurissement et de l'embellissement de la rue, le jardinage sur l'espace public constitue une véritable ouverture sur le quartier et sur ses habitants, reflet en cela du logo du collectif nouvellement dessiné par Alejandro, « l'arbre qui parle ». Tout le monde s'arrête pour leur parler et leur dire « merci pour le quartier ». Des habitants leur appor-

tent des plantes ou les plantent eux-mêmes. « Une dame du Portugal » a ainsi planté des pavots et des roses trémières.

Magnolias cherchent parrain ou marraine

Tous les membres du collectif (une vingtaine actuellement) parrainent un arbre et s'engagent pour un an à nettoyer et entretenir son petit carré de terre. Cela demande de la régularité mais « le principe d'entraide prévaut » et si l'un ne peut pas arroser un jour, on ne laissera pas son carré se dessécher. Tous ont « vraiment conscience de travailler pour le quartier ». Preuve en est, les maîtres emmènent maintenant leurs chiens se soulager autre part. Et les responsables d'Espoir Goutte d'Or (EGO), qui sont venus les voir d'eux-mêmes au début du projet, ont constaté une nette diminution des seringues dans les parcelles.

Alors n'hésitez pas à rejoindre ce sympathique collectif si l'aventure vous tente. Ils se retrouvent une fois par mois pour jardiner et entretenir ensemble leurs parcelles. Prochaine rendez-vous le samedi 19 mars. N'hésitez pas à passer les voir ou à les contacter à 14magnolias@gmail.com

Sylvie Chatelin

La Coopérative de la Goutte d'Or s'agrandit et s'installe rue Stephenson

La Coopérative alimentaire de la Goutte d'Or a trouvé le grand espace dont elle avait besoin. Elle déménage le 8 mars au 59 rue Stephenson, dans une grande boutique joliment décorée de près de 70 m². Elle sera inaugurée en fanfare le samedi 12 mars pendant tout l'après-midi. Victime de son succès (plusieurs centaines d'adhérents), la « coop » explosait dans la petite boutique du 38 rue Myrha, où elle avait démarré en janvier 2014.

La main à la pâte

Coop à Paris quitte donc avec un brin de nostalgie son berceau dans cette rue si vivante, mais en se lançant à elle-même un pari : mettre un peu d'animation dans l'extrémité nord de la rue Stephenson et élargir le nombre de coopérateurs. Ce sont eux qui, en toute convivialité, font fonctionner la coopérative. Lien avec les producteurs, tenue de la boutique, gestion des

finances, etc., chacun fait sa part pendant au moins une dizaine d'heures... par an (plus si affinités) car il n'y a aucun salarié.

Avec l'expérience, le fonctionnement s'est amélioré et la gamme des produits disponibles s'est élargie : fruits, légumes, viandes, laitages, fromages variés se sont ajoutés aux produits secs (farines en tous genres, légumineuses, pâtes, sels...), huiles, boissons (jus de fruits, bières, cidres), confitures et miels variés, conserves (soupes, sauces, terrines...), et même un petit rayon de produits d'entretien et d'huiles essentielles.

La majorité des produits est bio. Une grande partie vient d'Île-de-France, Oise et Normandie car la coopérative veut favoriser une agriculture saine et de proximité. Tout est acheté directement aux producteurs au prix qu'ils jugent nécessaire pour pouvoir vivre de leur travail.

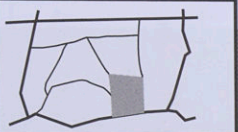
Bernadette Barois

Enfin un fromager !

C'est un petit événement à la Goutte d'Or : une fromagerie s'est enfin ouverte, à l'angle des rues Stephenson et Doudeauville. Tenue par Nawfel Bouya, La Fine épicerie de la Goutte d'Or propose une riche palette de fromages mais aussi de charcuterie espagnole et d'Auvergne, des conserves de la région PACA et des vins. En faisant leurs emplettes, les clients, déjà habitués, profitent de la décoration sobre et simple des murs de briques rouges et des tables de récup. Nawfel Bouya prépare des assiettes

dégustation et explique : « Je suis venu à la fromagerie par ma femme, qui est savoyarde. Je suis originaire de Fez au Maroc et nous avons là-bas une grande culture culinaire. Le passage a été facile. » Nawfel s'est formé il y a quatre ans, puis a débuté à la fromagerie Tabert rue Cadet. Pourquoi une boutique ici, à la Goutte d'Or ? Simple : Nawfel habite le quartier depuis 11 ans. Bienvenue à la tête de moine et au comté 24 mois. **Stéphane Bardinet**

□ 60 rue Stephenson, Lafineepicerie.com



Goutte d'Or – Château-Rouge

Quand Barbès se met à la cosmétique bio

Deux amies ont lancé des ateliers pour apprendre à fabriquer ses produits de beauté.



Karité, marc de coco... : les créatrices de Green Barbès trouvent leurs ingrédients dans le quartier.

© Christian Adnin

Qui ne s'est pas interrogé devant la liste longue comme le bras d'ingrédients composant un simple shampoing ? Pour ceux qui auraient envie de soins plus naturels que les cosmétiques vendus dans les supermarchés mais reculeraient devant l'idée de composer leurs produits eux-mêmes, une entreprise, Green Barbès, propose une solution : les deux jeunes femmes à l'origine du projet organisent des ateliers de cosmétiques bio et vendent en ligne des kits de fabrication. L'une d'elles, Clémentine, explique : « On essaye de faire attention aux produits qu'on utilise car tout ce qu'on touche et ingère nous impacte. Et la peau est l'organe le plus vaste de notre corps. »

Matières premières locales

Les deux amies ont donc pris l'habitude depuis des années de fabriquer elles-mêmes leurs produits de beauté et d'entretien. Leur démarche a intéressé leurs amies, qui leur ont demandé de leur préparer des crèmes. La demande grossissant, plutôt que de s'atteler à la fabrication de pots en série, elles ont décidé de lancer des ateliers. Au programme : déodorant, crème pour le corps, baume à lèvres, etc. Des recettes simples, faciles à réaliser, avec des ingrédients disponibles facilement, comme du bicarbonate de soude, des huiles essentielles, de l'huile de coco...

Le concept a plu et les ateliers se sont multipliés ces derniers temps.

Elles ont ainsi participé au marché de Noël des créateurs Etsy en décembre, et à un événement organisé par les marques Comptoir des cotonniers et Jbrand le 19 février. Suite logique du projet, depuis décembre elles proposent aussi des kits permettant de fabriquer chez soi des produits de beauté. Pour l'instant il s'agit d'un déodorant et d'une crème pour le corps, mais d'autres cosmétiques sont en projet, comme un gommage, un baume à lèvres ou un kit pour hommes.

Elles se défendent d'avoir une démarche « girly » et branchée : « Nous voulons consommer de façon plus consciente, plus écologique. Plus la ville avance, plus la nature recule. Nous voulons réintroduire la nature dans la ville, souligner les bénéfices de chaque ingrédient naturel, faire découvrir des artisans, des recettes. C'est pour cela que nous avons pris notre temps pour l'élaboration des kits. Nous voulions trouver les matières premières, les contenants, réfléchir aux gens avec qui on voulait collaborer. »

Et pourquoi Green Barbès ? « Nous habitons dans le 18e et sommes très fières de vivre dans ce quartier. Notre but est de nous fournir en matières premières uniquement à Barbès ou dans les quartiers nord de Paris. Par exemple, notre karité vient du marché de l'Olive, le marc de café du café Lomi, les fleurs de nos hydrolats d'une boutique rue Caulaincourt ».

Agnès Noël

□ greenbarbes.org



Grandes Carrières

J'ai testé pour vous : cours de gym avec coach virtuel

Ça se passe comment, la gym quand le coach est en forme de vidéo ?

Voilà une bonne résolution qui passera le cap de janvier. 15 h : direction le Montana Fitness Club, rue Capron. J'ai l'intention d'essayer les cours vidéo projetés, où il faut reproduire les mouvements d'un coach qu'on voit à l'écran. Je me rends donc au fond du club, après avoir traversé la salle immense pleine de tapis, vélos et autres machines modernes.

Voyons donc ces fameux « coaches virtuels ». La salle est plongée dans la pénombre. Une adhérente sur son tatami écoule sa séance d'étirements et s'en va pendant que je démarre une session d'abdo-fessiers. 50 minutes. Soit. Après une trentaine de secondes pour nous laisser le temps de nous installer, la coach affichée sur l'écran nous souhaite la bienvenue avec un grand sourire sur un fond de musique techno et nous invite à commencer. Quelques étirements puis on entre dans le vif du sujet : la sympathique blonde exécute des mouvements énergiques. Au fur et à mesure, elle donne des conseils pour ne pas se blesser et insiste sur la respiration.

Des pauses en douce

Bien qu'elle soit en vidéo, la coach semble savoir quand la fatigue se fait sentir et encourage l'assistance à ne pas se relâcher. Parce que oui, le cours est intense, les enchaînements rapides

et les muscles brûlent au bout de 20 mn. Là on se demande comment leur imposer encore 30 mn et on commence à prendre des pauses clandestines pendant que la coach continue ses abductions et compatit à notre douleur. Heureusement elle ne peut pas nous voir. D'ailleurs on est bien content que personne ne nous surprenne dans notre coupable faiblesse.

On se ressaisit pour les dix dernières minutes affichées sur le compteur en haut de la vidéo, avec quelques gainages laborieux où il faut tenir 30 secondes sur les avant-bras, les jambes, tendues avec seulement les pieds en appui au sol. Puis dans les dernières secondes la coach se relève de son tatami et remercie l'assemblée pour sa motivation et son dur travail avant de disparaître de l'écran.

En conclusion : le contenu ne diffère pas d'un cours collectif avec un coach en chair et en os (et en sueur), il est tout aussi intense et on se dit qu'on en a pour son argent. Mais malgré les consignes données au compte-gouttes, la sécurité est quand même minime.

On se rafraîchit, on se rhabille, et on n'oublie surtout pas de prendre un verre de jus d'orange fraîchement pressée à la cafétéria comme récompense. On ressort le corps endolori mais plein de gratitude (et de dopamine). Donc, avec ou sans aide, allez à la salle de sport ! **Jeanne Gatti**

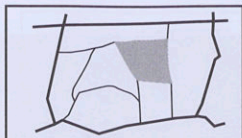
Une salle de sport à la place de Pôle emploi

Au croisement des rues Coysevox et Marcadet, un espace de 200m², resté vide après le déménagement de pôle emploi en décembre 2013, a trouvé preneur. La chaîne de salles de sport Keep cool (Restez calme), qui existe depuis 2002 et compte 140 salles sur l'ensemble du territoire, a choisi cet endroit pour s'implanter dans le 18e. On peut y travailler ses muscles à volonté, sur une centaine de machines individuelles de musculation, et cela pour 400 € par an. Avec plus de 900 adhérents à l'année, dont une grande majorité vient du 18e et 65% de femmes, les quatre salariés de cette salle peuvent se satisfaire d'un rapide succès.

L'arrondissement y gagne une salle de sports mais y perd un second

Pôle emploi (avec celui de la rue Damrémont). « La politique de fusion Assedic/ANPE, fusion voulue par l'Île-de-France et l'État, qui a donné naissance aux Pôles emploi en 2008, a entraîné une réduction très importante des structures d'accueil, explique un représentant du syndicat Sud Solidaires Pôle emploi. Des problèmes financiers ont eu raison de certains Pôles emploi, qui ont fusionné avec d'autres structures. Avec la dématérialisation et le numérique, ajoute-t-il, il faudra s'attendre à la disparition d'autres sites. La seule certitude que nous ayons, c'est la disparition progressive des services de l'état, d'où l'importance d'une vigilance accrue. »

Gilles Jeudy



Quand les habitants imaginent l'avenir de l'ancien dépôt de la Chapelle

Autour des « tables de quartiers », ils ont discuté du projet et lancé des idées nouvelles. Un exemple concret de démocratie participative.

Ici, des Post-it portant mention « auberge de jeunesse dans la halle », « refaire un Ground control ». Là d'autres Post-it « créer un cinéma », « des salles de concert dans d'anciens wagons », « implanter un conservatoire », « une maison de retraite », « des espaces de coworking », « une ferme pédagogique », « des vergers », « une pépinière »... Des Post-it, des Post-it, toujours des Post-it, et surtout des idées en action.

Cette réunion du 18 février à la Maison des associations, à l'initiative de l'association CapaCités et du collectif du Dépôt de La Chapelle Ordener, avait quelque chose d'enthousiasmant et de créatif. La cinquantaine de participants, réunis à l'invitation de l'association CapaCités et du collectif du Dépôt de La Chapelle Ordener, était venue recueillir les dernières infos sur le devenir du projet de construction de logements sur l'ancien dépôt SNCF de La Chapelle (voir *Le 18e* du mois de janvier).

La parole à chacun

S'informer donc, mais surtout réfléchir et proposer des idées pour faire de ce projet, inquiétant pour



On discute ferme de l'avenir du dépôt de La Chapelle autour de la « table de quartier » de Marcadet-Poissonniers.

Les thèmes de réflexion

Suite aux opérations Tables de quartier organisé depuis l'automne, les idées et réflexions des habitants ont été rangées par catégories embrassant de fait tous les aspects architecturaux et urbanistiques du projet Chapelle Ordener. Ces thèmes sont :

Espaces communs : commerces, espaces de travail, crèche, sauvegarde du patrimoine, lieux pour tous, trafics et prostitution, pour les jeunes, maison de retraite, pistes de courses, pistes cyclables, aménagements sportifs.

Culture : conservatoire, cinéma, salle de spectacles, de répétitions, lieux culturels.

Nature : espaces cultivables, verger, ferme pédagogique, pépinière, jardin, parc de détente et de loisirs, espaces verts, marché.

Habitat : énergie et chauffage urbain, équilibre du quartier, circulation, logements, perceptions, manières de faire. **S.B.**

beaucoup (près de 650 nouveaux logements prévus sur une petite emprise de 3 hectares dans une zone déjà densément peuplée), une œuvre collective dans l'esprit de la démocratie participative.

Car c'était bien le sens de cette initiative : placer les habitants au centre du débat. Dans un joli bazar, l'assemblée réunie à la Maison des associations a pris ses marques. « Est-ce que quelqu'un a des informations récentes à apporter ? », lance un animateur à la cantonade après avoir résumé l'état des lieux. Et des mains se lèvent pour compléter. Réunis par atelier, les participants ont découvert les propositions des habitants collectées lors des opérations Tables de quartier que le collectif a tenues depuis cet automne sur les grands thèmes structurants du projet (voir encadrés).

Local et politique

Pendant deux heures, les membres de CapaCités en charge d'un aspect spécifique du projet se déplacent de table en table pour présenter l'état de lieux et des propositions aux participants. Ils ouvrent ensuite une discussion pour enrichir et faire avan-

cer le débat. Ambiance joyeuse mais fort studieuse. Des habitants de toutes générations confrontent leur point de vue.

Enfin, les ateliers se concluent par une revue des dernières propositions et un pot de l'amitié. Et l'on sort de cet événement avec un sentiment d'optimisme sur ce que pourrait être une démocratie participative réussie. L'implication des participants pour s'approprier ce projet est forte. Les idées lancées, ultra-locales au départ,

rejoignent vite des considérations de la « grande » politique, comme cet habitant qui, en préambule, souligne n'être pas opposé sur le principe à de nouveaux logements, pour se demander « si la politique de Paris sur le logement ne pourrait pas être envisagée dans le cadre de la Métropole du Grand Paris ». Des idées, des gens motivés, une ambiance franche et sympathique. Et si c'était l'avenir de la politique ?

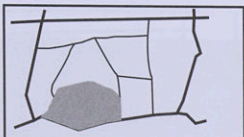
Stéphane Bardinnet

Les Tables de quartier

En janvier, l'association CapaCités et le collectif du Dépôt de La Chapelle Ordener ont organisé trois opérations Tables de quartier pour s'adresser aux habitants et faire connaître leurs avis et leurs idées sur le projet d'aménagement du secteur. Table de quartier ? Des militants installent une table couverte de plans d'urbanisme sur le trottoir d'une rue passante et abordent les habitants pour leur faire connaître le projet d'aménagement et qu'ils expriment leurs vues.

À la fin de la discussion, les habitants peuvent écrire leurs idées sur des Post-It qu'ils accrochent sur un tableau. Ce sont ces Post-It qui ont été discutés lors de la réunion du 18 février. Une idée pas si bête originaire de Montréal et qui fait son chemin. L'association CapaCités a repris ce principe fin 2014 et organise dans plusieurs quartiers ces opérations de concertation, parfois pour le compte de collectivités locales ou de bailleurs sociaux.

S.B.



Montmartre

Abbesses : vins fins et planches gourmandes à la Cave Bourdin

C'est l'histoire de la Cave Bourdin rue des Abbesses, dite tout simplement « la Cave » pour les locaux. Depuis 30 ans, elle se présente dans son jus où, à son aise, barbotte la gouaille. Sans simagrées ni chichis, elle est l'amie de qui sait vivre.

Benoît, tu mettrais quoi avec des quenelles de veau ? » Depuis l'autre bout de la boutique toute en longueur, la tonnante réponse vole au-dessus des têtes : « Sante-nay ! » C'est le rush du samedi soir avec sa cohorte de clients occupés à déguster l'honnête bouteille qui accompagnera le dîner. En entrant, on reconnaît l'adorable et taiseux Pascal, le goguenard mais très avisé Benoît et la dominicale Élise qu'on ne voit... qu'un jour par semaine.

C'est maintenant le fils Bourdin, Emmanuel, et sa cousine Catherine qui tiennent le commerce. « En 1962 mon père, d'origine paysanne, a quitté son emploi d'ouvrier spécialisé chez Renault pour monter une affaire de négoce en vin, bien loin de son Loir-et-Cher natal. » C'est ainsi que commence l'aventure familiale Bourdin, dans une banlieue parisienne avec l'ouverture d'une première échoppe.

« À cette époque le vin est alimentaire ! Il titre entre 8° et 10° et chaque jour, on en boit... deux à trois litres. La profession exige tant de manutention que l'activité du marchand de vin s'apparente à celle de son voisin bougnat, trimballant son bois et son charbon. » Car livrés en vrac à la boutique, vins, bières et eaux sont tirés et embouteillés sur place. S'ajoutent au labeur la gestion des retours des consignés et les livraisons à faire aux clients. Les affaires marchent bien et la société Bourdin ouvre d'autres boutiques, comme justement, en 1986, cette cave sise 43 rue des Abbesses. « Qui se souvient de la crèmerie qu'el-



Manu Bourdin a pris la relève de son père et régale ses clients de vins fins et de planches variées.

le a remplacée ? », s'interroge ému Manu. Encore très populaire, le quartier y trouve son profit et rapidement la clientèle se fidélise.

Bouteilles contre tonneaux

Au milieu des années 1990 débarque le bourgeois bohème, celui qui aime tant se mêler au « populo ». C'est à ce moment que les produits montent en gamme. « La notion de vins fins n'était pas encore inscrite comme aujourd'hui où l'on est vraiment dans cette dimension de vin social, voire même intellectuel, poursuit Bourdin fils. Je pense être la seconde génération, qui a permis de basculer vers cette nouvelle approche du vin. » Voilà comment le vin embouteillé dans sa région de pro-

duction flingue définitivement le vin au pistolet !

« Ça coïncide également avec le début de la production viticole raisonnée, poursuit Manu. Puis sont arrivés les vins bios, biodynamiques et maintenant les vins naturels, peu ou pas soufrés. » Au sujet de ces derniers, le choix de la cave correspond clairement à des vins stables et sans déviance. « Les vins naturels sont des jus de raisins fermentés dont on a un peu gommé l'aspect du terroir. Mais quand un bourgueil et un chinon ont le même goût sous prétexte qu'ils sont naturels, ben... c'est quand même chiant, quoi ! », lâche Manu un rien énervé. Toujours est-il que, tous confondus, vins bios, biodynamiques et naturels remplissent aujourd'hui

30 % des racks. Les belles références classiques demeurent néanmoins pour les éternelles fines gueules, telle cette maison Nicolet à Châteauneuf-du-Pape chez qui Bourdin père et fils se fournit depuis plus de 50 ans.

Un trou dans le mur

Tout au fond de la cave et plus discret encore, se cache un bar à vin aménagé en 1995 en lieu et place d'un atelier de serrurerie. Sitôt la porte percée pour communiquer avec la boutique, les clients de la première heure baptisent l'endroit « Le Trou dans le mur ». D'ailleurs, on parle encore dans le quartier des soirées autour de la cheminée de l'ancienne forge. Mais hélas, feu la cheminée car il y a 10 ans, les normes de sécurité ont eu la peau de ses plâtres. « Les habitués passaient de la Pomponnette à La Mascotte pour finir dans le Trou du mur. »

« Un bon coup de rouge et une planche pas chère pour l'apéro du matin ou du soir. » La formule simple perdure et il y a fort à parier qu'elle restera encore longtemps inchangée car... pas de bourde chez les Bourdin.

Christian Adnin

□ Notre planche préférée : la grande mixte à 14 € très copieuse, très bons produits. Coppa corse, terrine campagnarde, rillettes d'oie, fourme d'Ambert, Comté fruité, Brie de Meaux, assortiment de chèvres fermiers, beurre, noix et cornichons. 43 rue des Abbesses, ouvert de 10 h à 21 h 30. Happy hours de 17 h à 18 h : le second verre identique à moitié prix.



Clignancourt

Sacrée Fleur : un resto qui requinque

Quelle surprise de découvrir dans le haut de la rue Clignancourt ce petit restaurant chaleureux qui ne paie pas de mine de l'extérieur et pourtant ! En 2010, Stéphane Ducreux a décidé de donner à son existence une nouvelle direction. Sa carte change au rythme des saisons et fait toujours la part belle aux produits frais, aux viandes de qualité et aux desserts gourmands. Murs en pierre, parquet en bois, mobilier de bistrot, décor sobre et atmosphère tranquille, c'est parti pour un moment agréable et convivial.

Les apéros, nombreux et variés de 5 à 9 €. Puis la

carte : au choix six entrées (8 à 14 €), entre la soupe à l'oignon et le foie gras madère se faufilent la cassolette d'escargots et les cuisses de grenouilles poêlées et purée de panais. Quatre plats (18 €) à base de porc ou de veau, deux poissons (19 €) dont un servi en croûte, choix selon arrivage, accompagnés d'une poêlée de petits légumes, sept viandes (16 à 27 €). On plonge volontiers sur ce qui fait la renommée du restaurant, viandes d'une grande qualité – onglet, filet, entrecôte, côte de bœuf... accompagnées de frites et d'un trio de sauce (gorgonzola, échalotes, poivres). Enfin cinq desserts (8 €), de la crème brûlée aux crêpes à l'orange flambées. Ne pas oublier la formule entrée, plat, des-

sert à 18 € ou entrée, plat ou plat, dessert à 15 €. Le plat du jour est à 12 €. Ce jour-là, c'était velouté de champignons, coq au vin et tarte aux poires servie tiède. Grands choix de bons vins de tous les coins de France de 25 à 30 € la bouteille, choix plus restreint au verre.

Ce jour-là, le cœur de rumsteck était goûteux et tendre à merveille, le coq au vin délicieusement cuisiné et le bar en croûte à s'en lécher les babines, les vins subtils et délicats. Le tout servi dans le calme avec maîtrise. C'est aussi simple que ça. C'est un lieu qui requinque. Il ne faut

pas oublier de réserver.

Michel Cyprien

□ 50, rue de Clignancourt, 01 42 51 66 18.





Clignancourt

Les Pieds dans l'herbe : le bonheur par les plantes

Il y a juste quatre ans, s'installait rue Hermel une boutique au nom évocateur, Les pieds dans l'herbe, qui a redonné des couleurs aux immeubles avoisinants. Si vous allez voir le site (actuellement en refonte), vous y verrez une paire de tongs remplie de gazon vert tendre sur un fond urbain de macadam. C'est tout un programme que de végétaliser la ville sous la houlette de Kokopelli, la divinité sud-américaine qui aide les jardiniers par ses dons de sourcier, que David a choisi comme emblème.

Dans sa boutique, autrefois le local d'un luthier, de belles vibrations musicales sont restées. L'espace regorge de plantes de toutes sortes et de toutes tailles et de fleurs rares aux parfums délicats. Sur des étagères ou des gradins, sur les murs jusqu'au plafond, ce ne sont qu'entrelacs de verdure et de circonvolutions, présentées avec un talent artistique qui prédispose au calme, à l'harmonie, au bien-être, suivant son propre projet de vie.

Des fleurs locales

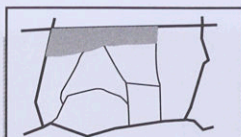
Dans une vie antérieure, David était cadre sup dans la communication. Il a suivi une formation à l'École des fleuristes de Paris, puis un très long stage chez une fleuriste du quartier. Comme exemple de reconversion, il est passé plusieurs fois dans les media (Silence ça pousse sur France 5, Changer de métier sur France-Inter). En optant pour ce métier, David voulait créer du plaisir et insuffler du bonheur, que ce soit pour un bouquet de mariage ou une décoration mortuaire.

Il va se fournir aux Halles, où il a ses producteurs attirés qui pratiquent la bio-diversité, si bien que, dès le printemps, 90% de ses fleurs sont d'origine locale. Mais il doit avoir aussi des fleurs en hiver, et des roses en toute saison, s'il lui vient un amoureux à l'improviste, précise-t-il.

S'il n'est pas à sa boutique le matin, c'est peut-être qu'il aménage un balcon, une terrasse, un coin verdure dans une cour, ou bien une décoration florale pour un événement. Il a adapté ses horaires aux habitués du quartier (mardi-ven-dredi 15h-21h, samedi 10h-21h, dimanche 10h-17h).

Isabelle Gastine

□ 19 rue Hermel.



Porte Montmartre

Quand le foot crée du lien, ouvre des portes et aide pour l'école

L'Académie football Paris 18 fête ce mois-ci son premier anniversaire. En quelques mois, l'association, créée par des jeunes du 18e, a connu un grand succès grâce au bouche à oreille.



À travers le foot, les jeunes de l'Académie football Paris 18 se rapprochent de l'école et de la culture et... bien sûr s'amuse !

L'association Académie football Paris 18 (AFP 18) est née il y a tout juste un an. Un premier succès pour ses créateurs, un groupe d'une dizaine d'amis des quartiers Blémont et porte de Montmartre dans le 18e, moyenne d'âge 25 ans. Ils sont pour la plupart encore étudiant, d'autres sont en formation ou travaillent. Tous issus du milieu associatif, ils veulent rendre à leurs quartiers ce qu'il leur a donné et tenter de le transmettre à une plus jeune génération.

Les filles aussi

Avec Académie Football Paris 18, ils ont réuni deux concepts : l'éducation par le sport et l'action sociale et culturelle. « On essaie de rapprocher les jeunes de l'école et la culture, explique Sofiane Ouahrani, le président de l'association. Dans notre association, la partie la plus importante, c'est la partie accompagnement et socioculturelle pour faire sortir ces jeunes du 18e, leur faire comprendre qu'il y a autre chose que le coin de leur rue. » Deux fois par mois, l'association tente des sorties culturelles. Plusieurs jeunes ont par exemple eu l'occasion de se rendre à l'Opéra Bastille. Une première pour beaucoup d'entre eux. « Il y a un jeune de 17 ans qui a découvert pour la première fois ce qu'était l'opéra. Ses yeux qui brillaient », confie Sofiane Ouahrani.

L'association donne aussi une grande place aux filles. La parité est d'ailleurs de mise dans l'équipe dirigeante, avec pour l'heure cinq filles et sept garçons. « Nous avons fait plusieurs réunions avec les parents pour que leurs filles fassent du football, car ils ne sont pas habitués à ce que les filles pratiquent ce sport », explique le président. Au mois de septembre dernier, AFP 18 comptait une dizaine de joueuses, elles sont maintenant une trentaine. « Et nous faisons tout pour en accepter d'autres. On a des débutantes, mais il y a du potentiel, elles apprennent vite », se réjouit Abir, la responsable de la section féminine de l'association.

Au bord du stade Bertrand Dauvin, quelques parents assistent à l'entraînement de leurs enfants. « J'ai trois enfants qui jouent ici, explique Rino. J'ai connu l'association par un animateur qui travaille dans l'école de ma fille. On a été séduit par le projet. Personnellement j'apprécie beaucoup, surtout pour les filles car il manquait quelque chose pour elles au niveau du football dans le 18e. »

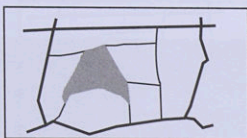
Khady connaît, elle, certains membres fondateurs de l'association depuis quelques années et c'est tout naturellement qu'elle y a adhéré. « Je trouve l'association sympa, j'accompagne chaque semaine mon fils de 5 ans. Pour l'instant ce ne sont pas de grands joueurs, c'est surtout technique et ils s'amuse. » Il y a aussi

ceux qui viennent pour la première fois, comme Ganta venu avec son fils Djibril âgé de 9 ans. Elle ne l'a pas encore inscrit, il vient pour un test. « Mon fils en a entendu parler à l'école par ses camarades, il a souhaité y aller aussi », explique Ganta. Pour l'instant, ça a l'air de bien se passer. Il a l'habitude de faire du foot à l'école et à la maison avec sa sœur. Si je l'inscris, je pense que je serai très impliquée ».

Même les parents

Les parents sont en effet très impliqués dans l'association et l'AFP 18 tient à créer du lien avec eux. En décembre dernier, un comité de parents a été mis en place. L'association devrait également lancer ce mois-ci de l'accompagnement scolaire en partenariat avec des enseignants du 18e. L'objectif est d'apprendre aux élèves des méthodes pour travailler à la maison et les encourager. Une façon de montrer aux jeunes qu'être footballeur nécessite également d'avoir de bons résultats scolaires. Car les membres de l'association ont fait le constat que certains jeunes s'investissent beaucoup dans leur rêve de devenir footballeur professionnel et laissent l'école de côté. Ils finissent leur scolarité sans diplôme et se retrouvent sans travail s'ils ne réussissent pas dans le monde du ballon rond.

Samuel Cincinnatus



L'Humeur vagabonde jeunesse, grandes histoires pour petits lecteurs

Une jeune libraire passionnée et inventive anime depuis un an ce lieu plein de poésie.

A peine dépassé l'âge de raison, la librairie l'Humeur vagabonde jeunesse a déjà tout d'une grande. S'y presse une clientèle variée : petits lecteurs curieux ou assidus, adolescents, familles, grands-parents, amis à la recherche d'un cadeau intemporel, mais aussi documentalistes et enseignants des établissements scolaires du quartier avec qui sont établis des partenariats. Camille Gadelin, la jeune libraire qui fait vivre le lieu depuis un an, connaît la plupart de ses lecteurs.

Dis-nous, Camille, c'est quoi être libraire ? Tordons le cou au cliché du vieil homme assis derrière son comptoir, lisant toute la journée en attendant les clients. « *C'est un métier passion dans lequel il faut se renouveler constamment, être curieux, apprendre, inventer sans cesse, proposer des événements, créer des rendez-vous.* »

Des pépites à découvrir

À l'Humeur vagabonde jeunesse sont organisés, certains samedis matin, des ateliers d'activités manuelles (gratuits, dix places sur réservation, information sur la page Facebook et la newsletter de la librairie), des auteurs et des illustrateurs invités en dédicace, un projet de mise en place de lectures verra le jour en 2016. Bien sûr, un libraire lit, mais



Petite boutique, nombreuse clientèle : on se bouscule entre les rayons richement garnis d'ouvrages pour enfants et ados.

pas à tort et à travers, « *c'est une personne normale : quand il n'a pas envie de lire il ne faut pas qu'il lise, au risque de s'en dégoûter* ». Camille lit par plaisir, lentement, de la première à la dernière page, dans les transports en commun, les cafés, jamais chez elle : « *je n'y arrive pas, j'ai trop d'autres possibilités de distraction !* »

La librairie offre un large panel d'albums, de BD et de romans jeunesse, du premier âge à l'adolescence,

des classiques aux pépites moins connues que Camille fait savamment découvrir. En France, des livres paraissent tous les jours, dix mois de l'année. Chaque semaine, la libraire reçoit des représentants de maisons d'édition, les bras chargés de couvertures et de quelques mots d'histoires des futures parutions, à partir desquels elle choisit les titres qui orneront demain les rayonnages. Mais pas le temps d'y prendre la poussière : en moyenne, un livre reste dans

la librairie entre 48 et 72 h – des commandes sont passées chaque jour, et les invendus renvoyés aux maisons d'édition plusieurs fois dans l'année, pour minimiser les stocks.

Garder le cap

Camille parle de la librairie comme d'un bateau dont il s'agit d'orienter les voiles. Les conseils aux lecteurs se mêlent en coulisse à la manutention, aux stratégies d'agencement, à la manipulation de chiffres. D'aucuns oublieraient que faire commerce de culture est encore du commerce et que le commerce a le vague à l'âme, mais ici légèrement moins qu'ailleurs : « *La jeunesse est un univers qui marche bien, même quand ça ne va pas, les gens continuent à acheter des livres pour les enfants.* »

Cet hiver, Camille conseille, pour les tout-petits, *Je suis un lion* d'Antonin Louchard aux éditions Seuil jeunesse ; pour les 4-6 ans, *La princesse et le poney* de Kate Beaton aux éditions Cambourakis ; pour les 8-12 ans, *La forêt des totems* de Muriel Zürcher aux éditions Thierry Magnier.

À vos marques, pages !

Céline Rossli

□ L'Humeur vagabonde jeunesse, 43 rue du Poteau.

L'Épicerie des environs : comme au village

Des produits frais venus des environs pour manger sain et préserver la planète.

L'Épicerie des environs est bien une épicerie de centre de village, celui du quartier Ramey, Dernière-née d'une rue qui ne cesse de se rénover, elle a vu le jour le 25 novembre dernier à l'initiative de Sandrine Cheikh, ancienne consultante en ergonomie : « *Je consomme bio et j'ai eu envie de changer de métier, de proposer, dans ce quartier sympa où ont fleuri des petits commerces de qualité, de bons produits qui viennent d'à côté et n'ont pas fait le tour de la Terre avant d'atterrir dans ma boutique.* »

Il y a quelque chose qui sort de l'ordinaire dans cette épicerie, quelque chose qui fait que l'on s'y sent bien ; l'accueil est chaleureux, l'agencement est agréable à l'œil, la présentation des produits invite à la consommation. Pas de rayonnages classiques mais des meubles de récupération bien rénovés, dont les portes ont été supprimées, qui offrent

toutes les gammes de produits sélectionnés par Sandrine. « *J'ai privilégié les petits producteurs et artisans d'Île de France, je les ai rencontrés, j'ai fréquenté les marchés, j'ai sélectionné afin de travailler en direct avec ceux qui fournissent maintenant l'épicerie. J'ai exclu les emballages.* »

Produits en banlieue

Les fruits et légumes sont de saison et la gamme variée : carottes, choux, pommes, courgettes, navets, poireaux, ail, échalotes... mais pas d'agrumes. On trouve tout, du sucré au salé, « *de l'apéro au dessert* », et des produits d'entretien, des produits pour soins de tous les jours, beaucoup de choix malgré la petite quantité, surface oblige.

Au rayon miel, le miel de tous les jours côtoie le miel de Paris. Non loin, les tisanes de Milly La Forêt, les chips d'Argenteuil, le chocolat de

Montreuil, les moutardes avec les graines d'Île de France, puis les yaourts, lait, beurre, œufs, crème fraîche des Yvelines ainsi que les sorbets artisanaux, sans compter les soupes et veloutés de légumes. Les légumineuses, haricots, lentilles... sont vendues en vrac. Terrines de poisson, de canard, mousses et confits complètent la gamme. Enfin, jus de fruits, cidres et bières bio ferment la marche. Et tous ces produits à des prix attractifs.

Il ne manque qu'une poissonnerie pour compléter la panoplie du village. Les habitants et commerçants souhaitent ardemment qu'un poissonnier puisse prendre possession des locaux laissés vacants par le fleuriste de « Mauvaises Graines ».

Michel Cyprien

□ Ouvert du mardi au samedi de 11 h à 19 h 30, dimanche de 10 h à 13 h, 18, rue Ramey. 09 50 67 35 73.

Le Garage MU va s'installer à La Station

La SNCF a choisi ce collectif pour organiser des événements artistiques sur l'ancienne gare des Mines.



Dans son garage de la rue d'Oran, le collectif d'artistes MU organise des concerts.

O n a eu envie de sortir du garage », s'exclame Olivier Le Gall. Il y a trois ans le collectif d'artistes MU s'est installé rue d'Oran, dans des bureaux cosy et un garage, un vrai, tout brut, où une fois par mois a lieu un concert « underground » au prix modique de 3 €. Le collectif d'artistes a répondu à l'appel à projets « sites artistiques temporaires » lancé par la SNCF sur la gare des Mines, là où autrefois le charbon entraînait par wagons entiers dans Paris. Et c'est lui qui a été choisi par le comité technique et artistique de la SNCF pour animer ce lieu. À partir de la fin mai, il y proposera une « programmation hybride musicale et visuelle » : expos, projections, performances et concerts vont « mettre en avant la scène émergente parisienne »... mais pour un temps court : six mois.

Un espace inter cités

D'ici-là, il va falloir transformer ce cube en piteux état de 600 m² sur trois plateaux, situé en bordure du périph, pour en faire La Station, le tout avec des ressources propres. Alors le collectif MU s'apprête à lancer un travail sur le territoire en amont, avec des créations sonores et des collaborations avec des designers et graphistes qui interviendront dans l'espace public, « hors les murs ». Évidemment, un travail sur la lumière, pour rendre le lieu visible depuis le périph, s'impose et l'idée d'une station... de

radio, « station gare des mines » en partenariat avec Radio campus, est en réflexion.

Le collectif souhaite aussi travailler à une échelle métropolitaine puisque La Station se trouve au carrefour des 18e et 19e arrondissements et d'Aubervilliers et Saint Denis. « C'est moins une architecture spectaculaire qu'un interstice urbain délaissé qu'on peut rapidement transformer en interface entre Paris et sa banlieue », déclare Olivier Le Gall.

La démarche du collectif est bien connue à la Goutte d'Or où, dès 2004, les artistes ont entrepris un travail sur la ville. Edith à Paname proposait un remix des traces des artistes sur le territoire, le parcours sonore mis en place pour la Nuit Blanche en 2005 ouvrait un procédé de création « ouvert » : toujours le son, des artistes venus de différents coins de la planète et, comme base, la perception du quartier. Au final, ils ont constitué une banque de sons géolocalisés dans ce quartier monde qui bientôt devraient être accessibles pour smartphones.

Leurs maîtres mots : expériences, émergence, hybridation et lien avec le territoire vont trouver là un lieu où s'épanouir, le temps d'un été. Mais l'engouement du public l'été dernier pour Ground control, une autre friche SNCF avec des hangars inutilisés, se reproduira-t-il à La Station, au-delà du boulevard des maréchaux ?

Danielle Fournier

Regards d'artistes pour la sauvegarde des hammams de Tunis

L'ICI met en lumière ces bains séculaires menacés de disparaître et leur intérêt social et culturel.

D ans le cadre d'une programmation dédiée à la Tunisie, l'Institut des cultures d'islam propose une exposition photographique consacrée aux hammams de la médina de Tunis. Le commissariat de l'exposition a été confié à L'Mdina Wel Rabtine, une association de citoyens de la Médina. Née de la vague de libéralisation politique à l'issue de la révolution tunisienne de 2011, elle a pour objectif de protéger le patrimoine culturel et archéologique de Tunis.

Travail patrimonial

À l'aide de textes datant du milieu du XIXe siècle, glanés au service des registres relatifs à la taxe locative Al kharrûba, l'association a cartographié 48 hammams au cœur de la médina. Près de la moitié de ces hammams séculaires a d'ores et déjà disparu ou est fermée. L'architecture, les objets du quotidien et les corps sont mis en valeur à travers des photographies mais aussi des installations qui montrent l'univers de ces hammams. L'exposition fait découvrir des lieux d'expression d'une culture vivante et d'une forme de sociabilité en voie de disparition.

On aurait pu craindre une présentation idéalisée du hammam, objet iconographique d'un orientalisme

fantasmé, présentant des œuvres photographiques exotiques au charme suranné. Pour ses créateurs, l'exposition « Hammams de la médina de Tunis » est avant tout un travail de conservation et de patrimonialisation. Le regard du visiteur est invité à se poser sur les murs qui s'effritent, les boiseries qui pourrissent et les systèmes de chaufferies au bois condamnés à disparaître sous l'injonction du gouvernement d'utiliser le chauffage au gaz. Le prix du gaz entraîne une augmentation des charges d'exploitation des hammams, qui ne peuvent répercuter cette hausse sur les tarifs d'entrée sans changer radicalement la fréquentation de ces lieux populaires.

Pour la présidente de L'Mdina Wel Rabtine, si l'association ne parvient pas à sauver tous les hammams de Tunis, elle aura au moins le mérite d'avoir constitué une mémoire iconographique. 19 photographes de différentes nationalités ont accepté de soutenir le travail de cette association de citoyens tunisiens en contribuant à cette exposition.

L'exposition est placée sous le haut patronage de Bertrand Delanoë, mais les organisateurs ainsi que la direction de l'Institut des cultures d'islam regrettent et dénoncent un manque de soutien de la maire de Paris, Anne Hidalgo. Une polémique qui

n'empêche pas l'affluence des visiteurs, de plus en plus nombreux, sur les deux sites de l'ICI, rues Léon et Stephenson.

Lilaafa Amouzou

❑ Regards posés – hammams de la médina de Tunis, Institut des cultures d'islam jusqu'au 3 avril. 19 rue Léon et 56 rue Stephenson.

Des Ateliers chez Nota

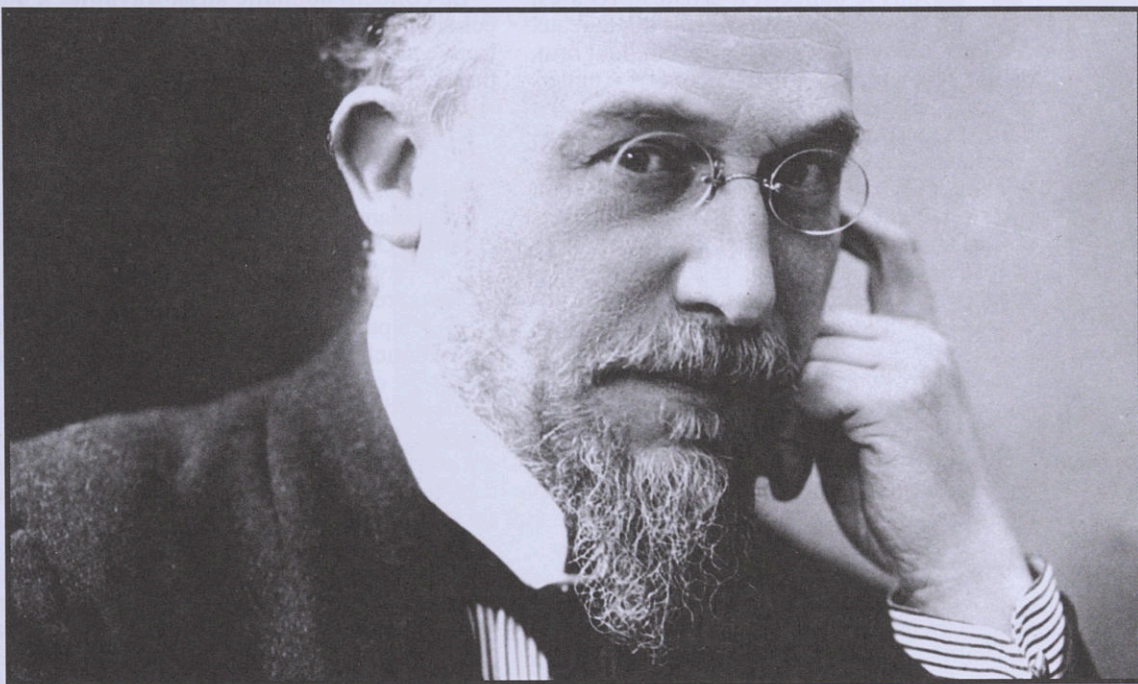
D uring le mois de mars, l'atelier Nota en partenariat avec l'atelier Dreieck (atelier de reliure artisanale) et Moshii (créatrice de bijoux en origami) propose une série d'ateliers d'une durée de 1 h 30 environ au prix variant de 15 à 20 €.

• Samedi 12 mars, atelier de collier d'origami pour enfants de 8 à 12 ans. • Jeudi 17 mars, à partir de 19 h, atelier de bijoux d'origami, suivi d'un apéro. • Samedi 19 mars, atelier de papier marbré pour enfants de 8 à 10 ans. • Samedi 26 mars, atelier mobile pour enfants de 4 à 8 ans. • Samedi 2 avril, atelier papier marbré pour enfants de 8 à 10 ans.

❑ Pour tous renseignements et réservations. Atelier Nota. 10 rue Ramey. 01 84 06 97 50.

Les années montmartroises d'Erik Satie

Le compositeur fantasque et fauché a longtemps promené sa silhouette étrange sur les pentes de la Butte, y rencontrant les artistes du quartier et son grand amour, Suzanne Valadon.



Le regard aigu d'Erik Satie. L'écrivain Roland Dorgelès comparait ce musicien excentrique à « un sacristain goguenard ou un clown ayant eu des ennuis ».

C'est barbe hirsute et cheveux longs en bataille que j'enfilai ma chemise en pilou puis allai ouvrir à contrecoeur. » Le jour frappe à la porte de Monsieur Satie. Il a la tête grogneuse de son propriétaire, qui vient chercher le loyer. Erik Satie se réveille du fond de son logement montmartrois, à Paris, ville dont il jugeait l'air tellement mauvais qu'il conseillait de le faire bouillir avant de le respirer. Erik Satie, « né trop jeune dans un monde trop vieux », un monde qui était « trop harmonique » pour accepter sa musique décapante, ses compositions atonales, ses bémols audacieux.

« Monsieur le pauvre » le jour, « gymnopédiste » la nuit, né à Honfleur en 1866, il quitte la Normandie à 12 ans. Il mourra à Arcueil, dans la pauvreté extrême d'un logement populaire, oublié par le monde entier. Mais c'est à Montmartre, tout en haut de la butte, que son histoire de musicien commence, que son cœur frissonne, que sa réputation de « phonométrographe » se bâtit. C'est aux alentours de la place du Tertre, où « il y a toujours deux êtres qui s'adorent, un peintre qui travaille et un poète qui rêve », qu'il se fait connaître comme « Esotérik Satie », ou tout simplement Erik, « avec un k comme viking », précisait-il.

Un placard rue Cortot

Après un court passage rue Condorcet, en 1896 Satie s'installe définitivement au 6 de la rue Cortot, une petite allée qui monte, où il trouve son chez lui et invente son monde de rêveries. D'après lui, sa chambre montmartroise lui offre une vue qui va jusqu'à la frontière belge. Malheureusement, il sera obligé de louer un réduit au rez-de-chaussée par manque d'argent, un logement où il arrive à peine à tenir couché,

son petit « placard » de la rue Cortot, centre de sa vie artistique, spirituelle et amoureuse. Suzanne Valadon, sa maîtresse, habitait à quelques pas de chez lui. Au pied des marches de la rue du Mont Cenis, la maison d'Hector Berlioz, où il a composé son *Benvenuto Cellini*.

Aujourd'hui, dans la rue Cortot se trouve le Musée de Montmartre, qui expose les huiles et le croquis de son amoureuse, les affiches du cabaret Le Chat Noir où Satie travaillait, les tableaux de ses amis peintres, quelques uns de ses portraits. Pendant ses années montmartroises, Erik Satie fait la connaissance de tous les artistes du quartier, Picasso, Tzara, Modigliani. Il se lie d'une amitié fraternelle avec Debussy, qu'il rencontre à l'Auberge du Clou, avenue Trudaine. Il partage ses journées entre la mondanité ambiante et son ascétisme spirituel. C'est sa période la plus créative. Pourtant ce ne sont pas ses *Gnossiennes* ou ses *Gymnopédies* qui le font connaître du grand monde. Il saute d'un petit cabaret à un autre, toujours à son piano, et il gagne sa vie avec des compositions qu'il jugera triviales et grossières, dont il ne reconnaîtra pas la paternité.

Solitaire et indiscipliné

Promeneur solitaire par nature, il n'était pas improbable de le croiser dans les rues du haut Montmartre. « Vêtu de sombre, le teint blême, roulant des yeux effarés d'oiseau de nuit, il tenait du clown et du sacristain, un sacristain goguenard ou un clown ayant eu des ennuis », écrivait Roland Dorgelès, toujours habillé avec son costume de velours gris, dont il possédait sept exemplaires identiques, une tenue qui lui vaudra le surnom de *Velvet Gentleman*.

Au Conservatoire de Paris, où il commence ses

études musicales, il révèle sa prédisposition à la création mais aussi son incapacité à suivre toute règle, toute convention. Une attitude indisciplinée, qu'il gardera toute sa vie à l'égard des critiques qui méprisent ses compositions, en se déclarant hostile à tout courant ou école de pensée, même au « satisme ». Il se moque de l'alphabet musical : « Il était dans la situation d'un homme qui ne connaîtrait que 13 lettres de l'alphabet et déciderait de créer une littérature nouvelle avec ces seuls moyens, plutôt que d'avouer sa pauvreté. »

Il protège son inventivité, sa fantaisie, son originalité et ses premières compositions sont perçues moins comme le résultat de ses études et de son application que comme le fruit du hasard. « Je n'ai jamais écrit une note qui n'était pas sincère », justifiera-t-il, en continuant son chemin de libre-penseur du piano, avec des créations erratiques, vagues, parfois difficiles à déchiffrer.

Une Église pour lui seul

Excentrique jusqu'à l'extrême, il s'associe à l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix, qui voit aussi parmi ses membres le médecin occultiste Papus et le compositeur Claude Debussy. Pourtant, il n'est pas satisfait de cet ensemble de règles et conventions et il abandonne les Rose-Croix pour fonder sa propre Église, « l'Église Métropolitaine d'Art de Jésus Conducteur », dont il restera le seul adepte. Si elle manque de consensus, l'Église de Satie a néanmoins pour but de sauver la société par le biais de la musique et de la peinture. Il lance des anathèmes contre les personnalités les plus en vue de Paris et il compose ses *Dix Commandements*, parmi lesquels on retrouve le très emblématique « Debussy seul tu adoreras et copieras parfaitement ».

Erik Satie gardera son attitude mystique et religieuse mais, au fil des années, il est de moins en moins persuadé de sa raison d'être sur cette terre, « si terrestre, si terreuse ». Il passera son temps à se demander s'il est né pour accomplir « une mission, ou juste une commission » et, dans l'espoir de trouver une réponse, il commence à remplir son existence de rituels bizarres, de collections inédites, comme celles de phonographes ou de parapluies, que ses amis retrouveront après sa mort. Il construit son propre univers au-delà du miroir, un monde parallèle dont il ne parle avec personne, un horizon que l'on a l'impression de deviner dans ses compositions mais qui reste inconnu et inaccessible.

Il commence à remplir son existence de rituels bizarres, de collections inédites, comme celles de phonographes ou de parapluies, que ses amis retrouveront après sa mort. Il construit son propre univers au-delà du miroir, un monde parallèle dont il ne parle avec personne, un horizon que l'on a l'impression de deviner dans ses compositions mais qui reste inconnu et inaccessible.

Fou amoureux de Suzanne

Il traîne sa vie comme un boulet, avec le but de lui trouver un sens, surtout après la fin de l'intense histoire d'amour avec la peintre Suzanne Valadon.

« Cher petit Biqui, impossible de rester sans penser à tout ton être. Tu es en moi toute entière, partout ; je ne vois que tes yeux exquis, tes mains douces et tes petits pieds d'enfant. » Le rédacteur amoureux de ce billet est Erik Satie. Le petit Biqui est Suzanne Valadon, destinataire aussi de la valse « Bonjour, Biqui, bonjour ». Les deux se

Il trouvait l'air de Paris si mauvais qu'il conseillait de le faire bouillir avant de le respirer.



D.R.

La peintre Suzanne Valadon, rencontrée au cabaret du Chat noir en 1893, fût le grand amour d'Erik Satie. À droite, une partition manuscrite du compositeur.

rencontrent au cabaret du Chat Noir, en 1893. Satie venait de décrocher un deuxième boulot comme pianiste.

D'un an plus âgée, Valadon était une modèle pour les peintres de Montmartre, après avoir travaillé comme ouvrière, serveuse et artiste de cirque. Encouragée par Toulouse-Lautrec et Degas, elle commençait à dessiner ses premiers croquis et ses nus mélancoliques. « Elle avait d'étonnants yeux clairs, des cheveux noirs coiffés en bandeaux et semblait davantage danser plutôt qu'elle ne marchait. Elle tenait à la fois de l'amazone et de la fée », écrit Utter à propos de Valadon. D'après la légende montmartroise, elle était avec son amant, dont la présence ne constituait pas un obstacle aux yeux de Satie, qui déclara son coup de foudre après une demi-heure.

Satie et Valadon démarrent une étrange vie de couple : lui, de plus en plus inspiré, compose ses plus belles œuvres, il crée des cadeaux extravagants pour Suzanne, comme un collier de saucisses ; elle devient une insolite femme au foyer, qui reprise ses chaussettes et reste à ses pieds quand il joue ses compositions. Les jours s'écoulaient doucement, devant les fontaines du jardin du Luxembourg, où Erik et Suzanne vont jouer avec de petits bateaux en papier.

Jusqu'au départ de Suzanne, inattendu, comme un coup de tonnerre. L'historienne Ornella Volta raconte que « Satie répandait volontiers deux versions différentes de leur rupture. Selon la première version, il serait allé un jour à la gendarmerie la plus proche pour demander qu'on le libère de cette femme qui l'envahissait ; selon la seconde version, il n'y serait allé que pour s'accuser de l'avoir défenestrée dans un mouvement de colère, et sans doute tuée. Accourus sur place, les gendarmes n'avaient cependant pas trouvé de cadavre, car son entraînement d'acrobate avait permis à la jeune femme de sortir sans dommage de cette aventure. » Satie

« Tel un homme qui ne connaît que 13 lettres de l'alphabet et déciderait de créer une littérature nouvelle. »

reste tout seul, avec une mèche de Valadon accrochée au mur de sa chambre. Pendant plus de 30 ans, il lui enverra des lettres, en demandant pourquoi.

De trois en trois

Il laisse de côté la « musique à genoux », qu'il avait composée pour son église, et il se consacre à la musique de scène et à ses compositions plus personnelles. Obsédé par le numéro trois, Satie écrit trois *Gymnopédies*, trois *Airs à fuir*, trois *Danses de travers*, trois *Mélodies sans paroles*, trois *Sarabandes*, *Trois morceaux en forme de poire*, juste une partie de sa très vaste production musicale. Il écrit encore sa *Sonatine bureaucratique*, *La Belle Excentrique*, *Deux rêveries nocturnes*, sa série de *Gnossiennes*... Satie compose la musique pour un ballet avec Jean Cocteau

et pour une chorégraphie avec le metteur en scène René Clair, le célèbre *Entr'acte*, où on le voit tirer au canon avec Picabia. Très en avance sur les premiers modèles de musique d'ambiance, il crée la « musique d'ameublement », une musique qui, d'après lui, « remplit le même rôle que la lumière, la chaleur, le confort sous toutes ses formes », une musique « qui fait partie des bruits ambiants, qui en tient compte. Une musique pour meubler les silences pesants entre convives, qui épargne les banalités courantes. » Pour se moquer des critiques et des conservateurs, il joue avec les titres, il épate les bourgeois avec ses *Trois valse distinguées du précieux dégoûté*, les *Embryons desséchés*, ses *Véritables préludes flasques d'un chien*, les *Chapitres perdus en tout sens* et, juste après la fin de sa passion avec Valadon, ses *Vexations*, trente-cinq combinaisons de notes, à répéter selon ses instructions 840 fois, pendant une durée totale de 20 h environ, une composition qui a été récemment réinterprétée par John Cage.

Connu pour ses habitudes extravagantes, pour son sens de l'humour, qui demeurerait la plupart du temps incompris, Erik Satie était hanté par de nombreuses amnésies et des vides d'esprit inattendus. C'est peut-être pour cette raison qu'il



a rempli ses partitions de suggestions pour l'interprétation, bien différentes des celles que l'on a l'habitude de retrouver, comme des appuis pour rester accroché. Parfois, la musique s'accompagne d'une sorte de création poétique et picturale : le texte se mêle aux mesures, les mots se mélangent aux dessins, aux « traits d'esprit » et la partition devient une sorte d'album à feuilleter, un carnet de croquis, une musique qui peut aussi être pensée, imaginée, recrée.

Sans orgueil, note après note

Ses compositions foisonnent de conseils extravagants, elles sont parsemées d'indications parfois énigmatiques, comme s'il utilisait un langage codé pour révéler le secret de sa musique. « Seul, pendant un instant », on lit au bout d'une mesure et, juste après, « ouvrez la tête » et encore « munissez-vous de clairvoyance », recherchez au fond de votre âme « de manière à obtenir un creux ». « Conseillez-vous soigneusement » et, « sans orgueil », note après note, « postulez en vous-même du bout de la pensée ». Tout au long de ses trois *Gnossiennes*, de la fenêtre de la rue Norvins, où j'habite, à quelque pas de son placard de la rue Cortot, j'ai l'impression de l'entendre murmurer, d'écouter son conseil de jouer « plus intimement », « dans une grande bonté », comme si, au-delà du vide de l'existence, du noir des après-midis passés à regarder le plafond, du trou où précipitent les amours perdus, on ne remonte qu'en suivant la musique, en restant assis devant un piano. « Poursuivre une extrême luisance », sans pourtant perdre l'occasion de nous offrir un « grand étonnement » sur la route et de demeurer « très perdus », juste le temps d'une dizaine de doubles croches. Jusqu'à se sentir un peu paumé, comme son parapluie oublié dans l'ascenseur. Très inquiet pour Erik Satie, voire inconsolable de l'avoir perdu.

Bande sonore conseillée : *Je te veux*, tendre valse sentimentale, une musique sans souci, qui n'a pas le caractère intellectuel des compositions les plus connues de Satie, créée à la Scala, à Paris, en 1903.

Valeria Nicoletti

Librairie Vendredi : pareille mais différente

Elle change de main début mars. Julien Viteau, le nouveau libraire, prend le pari de poursuivre l'œuvre entreprise dans cette librairie centenaire.



© Christian adnin

Philosophe de formation, Julien Viteau a repris la librairie dont il était client et veut y ajouter un rayon Histoire.

Changement de couleur de la façade, d'un gris taupe discret, éclairage nouveau réalisé par le scénographe Bruno Fauché « pour mettre en valeur les livres », aménagement intérieur : la librairie Vendredi a fait peau neuve. Avant Julien Viteau, Gilberte de Poncheville avait acquis la librairie en 1978 et développé le fond. Une clientèle importante et fidèle s'est constituée... qui s'est réunie chez Madame Arthur lors de la soirée de transmission. Un lieu inhabituel, pour fêter une histoire bien singulière.

À la fin du XIXe siècle, le père Soulié, ancien lutteur de foire, tient une boutique de matelas et de bric-à-brac rue des Martyrs, en face du cirque Médrano. Au milieu d'objets hétéroclites, il accumule des toiles sans valeur que les peintres achètent pour les gratter et les repeindre. C'est là que Wilhelm Uhde déniché une toile de Picasso pour 10 francs et la montre à Kahnweiler, qui vient de s'installer comme marchand d'art. Un jour de 1908, Picasso découvre dans ce capharnaüm, sur le trottoir, un grand portrait de femme. Il n'en voit que la tête mais il en offre 5 francs. Le père Soulié lui indique que la toile est l'œuvre d'un certain Rousseau — « mais la toile est bonne, vous pourrez la gratter et peindre par-dessus ! ». En 1909, le père Soulié est incarcéré pour des paris illégaux et une affaire de mœurs. Il sombre dans une profonde dépression et meurt à l'hôpital Lariboisière.

Depuis 1920

Démembrée, sa boutique est lotie en plusieurs commerces. Dans les années 1920, la librairie Vendredi se crée à proximité de l'école supérieure de jeunes filles (aujourd'hui le lycée Edgar Quinet). C'est alors une entreprise prospère qui offre à ses propriétaires, les Bosmans, une vie industrielle et bourgeoise. On peine à imaginer que cinq personnes aient pu travailler dans un espace aussi réduit mais la vente s'effectue au comptoir : les clients ne circulent pas dans la librairie.

En 1958, Virgil Vassiliu, employé de la librairie, la rachète à ses patrons. Pendant 20 ans, il poursuit l'activité : papeterie, livres scolaires et classiques occupent l'essentiel des rayons. À partir de 1978 Gilberte de Poncheville, bientôt épaulée par Hélène Murat, développe d'autres exigences : abandon des « offices », sélection des livres à partir d'une connaissance approfondie des auteurs et des éditeurs. La librairie devient un rendez-vous avec la littérature et plusieurs générations de lecteurs s'y forment et s'y côtoient. Elle est fermée le matin : pendant ce temps réservé les libraires... lisent !

Avec 12 000 titres, Vendredi privilégie la qualité des textes et le long terme. Le rayon poésie est l'un des plus riches de Paris, notamment pour la poésie contemporaine. Les rayons esthétique, beaux arts, sciences sociales, psychanalyse font le bonheur des chercheurs mais les simples lecteurs ont toute leur place. La « rentrée littéraire » avec son cortège de prix ne détermine pas l'alternance des romans sur les étagères et souvent on trouve un seul exemplaire d'un titre, ce qui permet une multiplication des titres et laisse leur chance à des ouvrages diversifiés. En 40 ans, la librairie a vu grandir plusieurs générations de lecteurs, qui sont passés du rayon jeunesse à celui des ouvrages pour adultes ! Julien Viteau maintient devant la librairie la « carriole » qui présente quelques livres d'occasion : « les bons livres ne sont pas des denrées périssables ».

Quoi de neuf ?

Il était hors de question pour Gilberte que sa librairie devienne un fast-food ou une banque, mais « il fallait trouver la personne pour cette transmission ». Julien Viteau, client de la librairie, apprend au hasard d'une conversation que Gilberte est en recherche d'un repreneur et, après de longs mois de compagnonnage, il se lance. Philosophe de formation, il a passé ces dernières années à travailler sur les discriminations, notamment dans les politiques publiques, et à écrire des rapports,

des articles ou des conférences. Une activité qu'il compte conserver, convaincu qu'il est qu'« il faut travailler autrement pour avoir moins le sentiment de travailler », autrement dit ne pas séparer le travail du loisir et amorcer « une manière de vivre avec les livres, les gens, le quartier ». Il reconnaît une dimension « artistique » au fait d'être libraire.

Tout d'abord, il veut ajouter un rayon Histoire, avançant l'idée « qu'on a besoin de sens, d'une histoire qui ne soit pas centrée sur nous » : les questions des migrations, des colonies seront mises en avant dans le courant historiographique de « l'histoire globale ». Il réfléchit aussi à des lectures et des rencontres dans cette librairie « dans laquelle on conseille beaucoup » tout en cherchant à simplifier la gestion et à assurer la pérennité économique. Bien sûr, il y aura bientôt un site internet, réalisé par Quartopiano, et l'adhésion à Paris librairies permettra à chaque lecteur de rechercher en ligne un titre et le réserver pendant 24 h dans l'une des 100 librairies fédérées autour de cette plateforme numérique. Eh oui, pareil mais différent !

Danielle Fournier

□ 67 rue des Martyrs.

Un nouveau concert pour l'orgue de Saint-Bernard

L'organiste danois Ulrik Spang-Hanssen donnera un concert sur le superbe orgue Cavaillé-Coll de l'église Saint-Bernard-de-La-Chapelle dimanche 13 mars à 15 h 15. En première partie, on entendra les musiciens et les deux chorales de l'Atelier des 3 Tambours (les enfants des P'tits chanteurs de Barbès et les adultes de la Chorale de la Goutte d'Or). Au programme : Bach, Britten, Sibellius et quelques autres surprises musicales.

L'orgue plus que centenaire de cette église est classé aux monuments historiques depuis 1991. Pour aider à son entretien, l'Atelier des 3 Tambours et l'association des Amis des orgues de l'église Saint-Bernard organisent régulièrement des concerts en partenariat avec la paroisse. Entrée gratuite mais dons bienvenus donc.

MOF

Un polar dans le 18e

Denis Lemasson est un médecin généraliste de notre arrondissement qui a travaillé en Afghanistan pour Médecins sans frontières. Il livre un deuxième roman, présenté comme une enquête menée par un jeune médecin à la suite du meurtre dans le square Villemin d'un migrant d'origine afghane... Le récit s'ancre dans une réalité que l'auteur connaît bien et dont il donne à entendre la complexité à travers plusieurs voix, autant de destins brisés par la guerre. Certaines scènes se déroulent dans le 18e, à la « Boulangerie », ce centre d'hébergement d'urgence où se côtoient toutes les misères ou sous le métro aérien du côté de La Chapelle. Une lecture d'actualité.

D. F.

□ Denis Lemasson, *Nous traverserons ensemble*, 395 p., 20 € (Plon)

Matérialité de l'invisible : entre art et archéologie

Le 104 présente les œuvres d'une dizaine d'artistes qui explorent la rencontre surprenante entre l'art et l'archéologie.



Estate (Summer) de l'artiste Ronnie Trocker.

L'art et l'archéologie ont en commun de rendre visible ce qui ne l'était pas, ou plus » explique le Centquatre. « Fouiller les mémoires ou les sols peut mener à bien des découvertes, y compris celles auxquelles on ne s'attend pas. » L'exposition rassemble des artistes qui sont en résidence au

Centquatre, tels que Nathalie Joffre, Miranda Creswell, Agapanthe, Ali Cherri ou encore Julie Ramage. Mais également des artistes invités, à l'instar de Johann Le Guillerm, Hicham Berrada, Anish Kapoor... Cette exposition est née d'une collaboration entre le Centquatre et l'Inrap dans le cadre du projet européen NEARCH dont l'objectif est de développer les liens entre l'art contemporain et l'archéologie. Pour réaliser leurs œuvres, plusieurs artistes ont fait des recherches et rencontré des archéologues.

L'éveil des sens

Sculptures, installations, photographie, vidéos... Les supports d'expression des artistes sont variés. Ces œuvres font appels à nos sens, ils sont constamment en éveil. Il y a évidemment la vue, qui révèle ce que les artistes ont rendu visible. Des choses auxquelles on ne porte pas forcément attention dans la vie quotidienne. Mais aussi l'odorat,

avec l'installation végétale d'Hicham Berrada qui fait sentir le parfum de la floraison nocturne en plein jour. Le tourbillon de fraîcheur de l'œuvre d'Anish Kapoor qui vient caresser notre peau. Les sculptures en sucre d'Agapanthe que l'on est tenté de goûter pour vérifier si c'est vraiment du sucre. Le son des vidéos de Nathalie Joffre : des voix, des bruits de chantier... À travers ces œuvres, les artistes mettent en lumière les rapports entre l'homme à son environnement et à son histoire.

Des performances

Les 11 et 12 mars prochains, deux artistes présenteront des performances. La première est intitulée « Cette année les commémorations n'auront pas lieu ». Pendant environ 45mn, Adrien Schindler tentera de donner la parole aux pierres. En particulier, à nos monuments aux morts qu'on retrouve partout en France et ailleurs. Dans une mise en scène très animée où rien n'est immobile, l'artiste ouvre une réflexion sur la question mémorielle. Autre performance, celle d'Eric Arnal-Burtschy : *The place Behind*. Un spectacle vivant entre art et science. Intéressé par l'analyse du mouvement, l'artiste fera également une présentation de ses recherches.

Samuel Cincinnatus

□ Jusqu'au 30 avril, 104 rue d'Aubervilliers.

C'est arrivé près d'ici : Paris vu par les faits divers

Des livrets à l'ancienne pour faire revivre la petite histoire du 18e.

Initié par les éditions Baleine, le numéro zéro de ce journal bien singulier traitait des rues Muller, Feutrier et Ramey. Il s'intéresse maintenant à la rue des Abbesses, son passage, sa place, sa station de métro... le tout vu par les faits divers, les drames, les accidents publiés par les journaux entre 1880 et 1940 et rassemblés en fac-similés. On donnait alors dans la presse le nom et l'adresse des coupables aussi bien que des victimes, des enquêteurs aussi et même si un lecteur a reconnu une histoire arrivée à sa grand-tante, l'éditeur souhaite qu'aucun des protagonistes ne se reconnaisse directement, par discrétion.

Quel est le principe de ces petits cahiers à l'ancienne au papier jauni et aux pubs rétro ? L'éditeur réunit des articles en menant l'enquête à la Bibliothèque nationale, sur le site Gallica et évidemment, il trouve plusieurs articles sur un même sujet. Par exemple, il a trouvé 1 500 occurrences pour la rue Muller et après tri et enquête à distance, il a choisi de n'en garder qu'une cinquantaine. En effet, il

évite ce qu'on connaît déjà et qu'on peut lire sur les "rames" de bronze mises en place par la Ville, par exemple. C'est donc la petite histoire, celle qui touche à la sociologie, avec ses petits événements du quartier qui s'écrivent dans ces livrets : fusillades, vols, effondrements certes, mais aussi événements marquants, comme l'ouverture du métro ou les altercations de rue.

Et puis il y a des illustrations, cartes postales et photos anciennes qui donnent corps à ce Paris disparu et dont on trouve la trace dans les vraies fausses pubs. Vraies parce que ce sont les commerçants d'aujourd'hui qui déposent un encart, fausses parce qu'elles miment le style début du XXe.

Chaque commerçant reçoit un nombre d'exemplaires, au prorata de son versement. Libre à lui de donner le livret à ses clients ou de le vendre, jusqu'à 5 € ! C'est déjà le succès pour cette entreprise hybride qui s'appuie sur la curiosité de chacun pour son lieu de vie. Prochain cahier sur Pigalle, ensuite on annonce un numéro par mois.

Danielle Fournier

Au cœur du 18e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

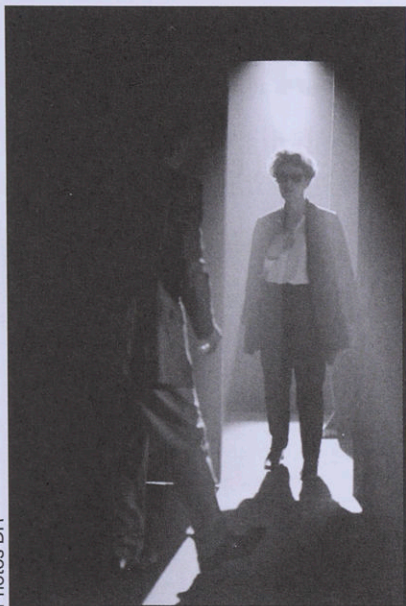
IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

Photos DR



Théâtre Huis clos

• À l'Atalante, du 8 au 27 mars.
De Jean-Paul Sartre, mis en scène par Agathe Alexis et Alain-Alexis Barsacq, avec Agathe Alexis, Jaime Azulay, Bruno Boulzaguet, Anne Le Guernec. 10 place Charles Dullin, 01 46 06 11 90.

Trois personnes qui ne se connaissent pas se retrouvent dans une même pièce. Ils viennent de mourir et sont en enfer... Rien ne les lie, les personnages sont issus de milieux très différents et n'ont ni les mêmes goûts, ni les mêmes convictions. C'est dans ce cadre qu'un procès à huis-clos va débiter. Chacun devra se juger, l'enfer s'avère ne pas être comme on l'imagine : « *L'enfer, c'est les autres.* » Après plus de 100 représentations en France et à l'étranger, *Huis clos* revient nous faire réfléchir au théâtre de l'Atalante. **S.C.**

Théâtre Notre crâne comme accessoire

• Aux Bouffes du Nord, du 8 au 26 mars. D'après Lioubomir Simovitch, mis en scène par Igor Mendjisky. 37 bis bd de La Chapelle, 01 46 07 33 00.

L'histoire se déroule dans une ville sous l'occupation. Une troupe de théâtre vient y jouer un cabaret. Mais dans ce contexte trouble, les habitants de la ville sont dépassés par la réalité. Quelle est donc la place pour le théâtre dans cette période terrible ? Le dialogue est permanent avec le public. Le spectateur est plongé dans une fiction, qui permet le temps d'une soirée de se fondre dans un autre monde. Une façon de résister face à la sombre réalité qui règne à l'extérieur. Cette pièce est



librement inspirée du Théâtre ambulant Chopalovitch, de Lioubomir Simovitch, et s'inscrit dans l'esprit du théâtre populaire de Jean Vilar. **S.C.**

Théâtre La Reine Blanche fait son music-hall

• Jusqu'au 2 avril. De Jean-Luc Lagarce, avec Jacques Michel, mise en scène Véronique Ros de La Grange. 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 95.

Le comédien Jacques Michel est « la fille », brune, lèvres vermillon et robe noire, juchée sur son tabouret de music-hall. Dans le halo de lumière éclairant le rideau de scène rouge aux mille étoiles, engagée dans un long monologue, la fille conte, avec humour et dérision, ses infortunes de star déchue, croisant et décroisant langoureusement ses jambes gainées de noir. C'est le temps des banlieues glauques, des cabarets minables. « *J'en aurais pleuré* », dit-elle (il) dans un demi-sourire. Les humiliations se succèdent. Il arrive qu'il n'y ait ni musique, ni bande sonore pour accompagner ce qui était, selon elle, « *une sorte de pièce musicale* ». Disparus, les deux

« *boys* » (son ex-mari et son ex-amant) qui chantaient et dansaient avec elle. Leurs successeurs aussi. Ne lui reste aujourd'hui que ce tabouret, vestige d'une gloire incertaine, qu'« on » voudrait lui ôter. Yeux levés vers le ciel comme pour mieux se souvenir, la fille, pathétique, quitte son assise, esquissant quelques pas gracieux, et chuchote « *Ne me dis pas que tu m'adores, mais pense à moi de temps en temps...* » La voix de Joséphine Baker vient en fond sonore. Il faut voir *Music-Hall* pour apprécier le talent de l'auteur, du comédien, de la metteuse en scène et de toute l'équipe en parfaite symbiose.

J. Ga



Théâtre Élise ou la vraie vie

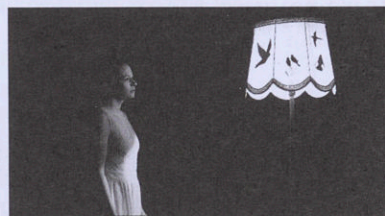
• À la Manufacture des Abbesses, du 2 mars au 2 avril. D'après Claire Etcherelli, mis en scène et interprété par Eva Castro. 7, rue Véron, 01 42 33 42 03.

À la fin des années 1950, en pleine guerre d'Algérie, une jeune Bordelaise monte à Paris pour travailler à l'usine. Elle y tombe amoureuse d'un Algérien. Le roman de Claire Etcherelli, prix Fémina en 1967, est transposé ici au présent et dans un entrepôt de supermarché. L'histoire avait été adaptée avec succès au cinéma, avec Marie-José Nat dans le rôle-titre. Mais à en croire les critiques, dithyrambiques, l'œuvre de l'auteure, syndicaliste très engagée, qui abordait les thèmes de la guerre d'Algérie, du travail du prolétariat, de la condition des femmes et du racisme, trouve ici un souffle nouveau. **A. F.**

Théâtre Nous qui sommes cent

• À la Manufacture des Abbesses, jusqu'au 16 mars. De Jonas Hassen Khemiri, mis en scène et interprété par Laura Perrotte, avec Caroline Monnier et Isabelle Seleskovitch. 7, rue Véron, 01 42 33 42 03.

Elles sont trois, mais pourraient être 100 comme le nombre de facettes de cette seule et même femme qu'elles incarnent. Cette femme, dépressive, ne sait pas comment faire pour vivre et avancer, et réinvente sa vie. Cette pièce est, entre autres, une réflexion sur la condition féminine. Elle est portée par trois comédiennes pleines d'énergie, qui font rire et réfléchir sur un texte ciselé par l'auteur suédois Jonas Hassen Khemiri. Un spectacle conçu dans la lignée de Dario Fo, selon l'aveu de la jeune et prometteuse metteuse en scène Laura Perrotte (voir notre portrait de dernière page). **A. F.**



Théâtre Brassens, lettres à Toussenot

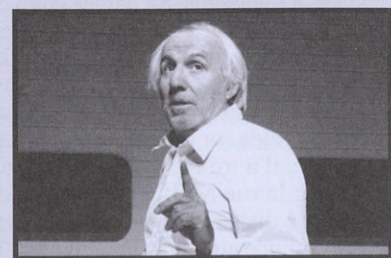
• Au Funambule Montmartre, du 7 mars au 26 avril. Adaptation de Vincent Mignault et Nicolas Fumo, avec Nicolas Fumo, Amélie Legrand, Vincent Mignault et Laure-Estelle Nézan. 53 rue des Saules, 01 42 23 88 83.

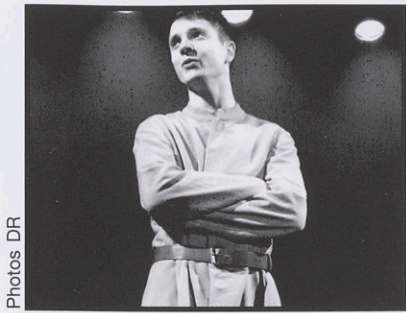
Tu es l'ami du meilleur de moi-même », confiait Georges Brassens à Roger Toussenot. Les lettres que le premier envoya au second, philosophe et libertaire, entre 1946 et 1950 (éditées chez Textuel/France Bleu) sont ici adaptées pour le théâtre. Cette correspondance permet de découvrir une période méconnue de la vie de l'artiste. On y découvre ses goûts littéraires, ses questionnements, et la misère dans laquelle il vivait au début de son œuvre. Dans une mise en scène qui laisse aussi leur place aux chansons. **A. F.**

Théâtre Ancien malade des hôpitaux de Paris

• Au théâtre de l'Atelier, jusqu'au 20 mars. De Daniel Pennac, mis en scène par Benjamin Guillard, avec Olivier Saladin. 1 place Charles Dullin, 01 46 06 49 24.

Les tribulations drolatiques d'un médecin urgentiste pendant une garde de nuit, confronté aux symptômes fantaisistes d'un malade. Reprise exceptionnelle de cette pièce de l'écrivain Daniel Pennac, parue en 2012 et montée pour la première fois en 2015. Olivier Saladin y fut particulièrement remarqué par la critique, qui distingua la pièce dans une belle unanimité, de *Télérama* au *Parisien* en passant par *Charlie Hebdo*, comme un grand moment d'humour noir. **A. F.**





Photos DR

Enfants Merlin L'Apprenti enchanteur

• Au Ciné 13 Théâtre, jusqu'au 30 avril. Texte et mise en scène Sandrine Gauvin, avec Adrien Deschamps et Schemci Lauth. 1 avenue Junot, 01 42 54 15 12.

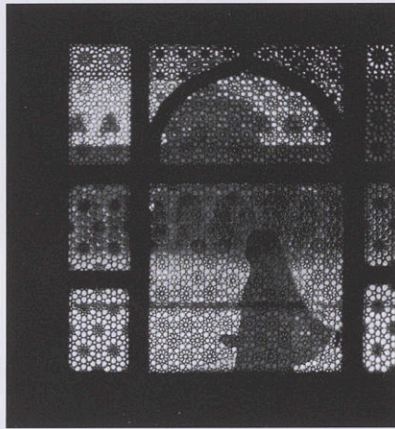
Les tours de magie du jeune Merlin, apprenti enchanteur, ne fonctionnent plus ! Paumé, il craint la colère de son maître. Accompagné de Raoul, un froussard qui le largue en route, il s'aventure à Brocéliande-Nord dans l'espoir d'être secouru par l'Oracle, qui seul peut le sauver. Mais comment surmonter ses peurs (du dragon conciliant, du korrigan déjanté, de la fourmi craquante, de l'araignée moche) et devenir le plus grand des magiciens ? Spectacle charmant et drôle, Merlin nous enchante. **J. Ga**

Festival au féminin

• Avec Graines de soleil, du 4 au 8 mars au Lavoir moderne parisien, 35 rue Léon. festivalaufeminin.com

Pour sa 13e édition, le Festival au féminin veut donner une visibilité aux combats des femmes, à leurs identités plurielles. Faire sortir de l'ombre toutes ces femmes « invisibles ». Pour commencer, les one-woman show de Tatiana Rojo-Amou Tati (*La Dame de fer*, vendredi 4, 20h30) et Samia Orosemane (*Femmes de couleurs*, dimanche 6 à 20h). Du théâtre, avec la Cie A bout portant (*Arable*, texte et mise en scène de Karima El Kharraze, samedi 5, 16h et 20h30). Le mardi 8 mars, présentation d'un atelier-théâtre, mené tout au long de l'année avec les femmes d'Accueil Laghouat : jeux de mots, expressions, personnages, voient le jour à travers des improvisations (16h) puis, à 18h, Bruits de taule, atelier de création de Graines de soleil avec les femmes de la Goutte d'Or, écriture collective et mise en scène de Mouna Belghali : dix femmes plongées dans le quotidien carcéral en rompent le silence. Claire Lajeunie participera à une rencontre-débat après la projection de son film *Femmes invisibles, survivre dans la rue*. Elle a filmé pen-

dant plusieurs mois le quotidien de femmes vivant dans la rue (lundi 7, 20h). Omaïma Manaï, présentera une création chorégraphique *Nitt 100 limites*, deuxième étape du tryptique dédié à la lutte de la femme arabe pour son statut de citoyenne (samedi 5 et dimanche 6, à l'ICI à 18h). Pour clore le festival, un concert de Shérazade et Malika Zarra au Centre Barbara, FGO (mardi 8, 20h30). **A. K.**



Festival de l'Astre

• Du 18 au 20 mars, halle Pajol 20 esplanade Nathalie Sarraute theastrecontact@gmail.com

Rendez-vous consacré à la création contemporaine avec des spectacles, performances, lectures, expositions photos et affiches, projection video, etc. Un projet : Acteur dans ma ville, mené avec des adolescents et jeunes adultes d'Ile-de-France qui présentent, notamment, un spectacle de théâtre sur les thèmes de la ville et du monde du travail (samedi 19 à 15h). Le vendredi 18, la soirée est consacrée à Mario Batista, avec L'arrestation par la Cie Strapontine (19h30), mise en scène de l'auteur qui sera présent et participera à une table ronde. Le dimanche 20 à 15h30, la Cie de l'Astre propose la lecture de *Rosa*, de Thomas Arlan, un roman allemand sur l'après-nazisme. **A. K.**



Expo Quattrocento version pop-art ! Dimension#1 Simone de Carli

• Paris Macadam, jusqu'au 24 mars, du lundi au vendredi, de 10 h à 18 h (autres jours sur rdv). 22 rue de la Goutte d'Or.

Oreille et morale chastes s'abstenir ! À travers quelques toiles empruntées à la Renaissance italienne et revisitées à la manière pop-art, l'artiste/graphiste italien Simone de Carli propose actuellement une relecture de la (Sainte) famille, qui constitue le thème principal des cinq ou six tableaux présentés ici. À la suite du grand débat sur la famille et le mariage gay qu'a traversé la société française, il apporte de nouvelles pistes de réflexions. Car si Jésus, Marie et Joseph symbolisent la famille idéale, n'est-elle pas également une famille peu conventionnelle ? Simone reprend des œuvres du Titien, du

Caravage, de Fra Angelico ou de Sandro Botticelli. *La Vierge aux cerises*, *La Vierge*, *L'Enfant Jésus* et *Sainte Anne* ou autre Repos pendant la fuite en Egypte sont numérisés et repassés à l'acrylique. Des bulles décalées viennent, très à propos nous éclairer sur les pensées les plus intimes, les moins avouables des personnages, allant jusqu'à évoquer leurs pulsions sexuelles, voire leurs orientations homosexuelles. On est bien loin de la famille modèle, un papa, une maman, défendue comme modèle unique par les manifestants descendus en nombre dans la rue. N'hésitez pas à aller découvrir le travail très original de Simone de Carli. **S. Ch.**

Expo Les crocodiles

Cette BD de Thomas Mathieu traite du harcèlement de rue et de la place des femmes dans l'espace public. Elle donne lieu à une exposition sur l'égalité entre les hommes et les femmes, dans le hall central de la mairie, à l'occasion de la Journée internationale du droit des femmes. Le vernissage aura lieu le 8 mars à 18 h 30.

Expo Moby Dick Mosaïques

Paolo Racagni est né, vit et travaille à Ravenne, où les édifices religieux, ornés de magnifiques mosaïques forment un ensemble artistique exceptionnel, en particulier la basilique Saint Vital. Le jeune Paolo y fait ses études à l'Institut d'art de la mosaïque. Il développe alors son sens artistique et enseigne l'art de la mosaïque et de la restaura-



tion d'œuvres antiques ou modernes. Racagni sait être à la fois concepteur et artisan. Il s'éloigne de la copie pour introduire des matériaux, jusqu'ici étrangers aux principes mosaïstes, pour doper les émaux, ors et pierres. Cependant, pour lui, la mosaïque reste un art dédié à l'architecture. À la galerie 3F, du 28 mars au 3 avril, 58 rue des Trois Frères.

Au Petit Ney Cuisine et théâtre

Vendredi 11 mars de 19 h 30 à 22 h : un atelier cuisine en partenariat avec le théâtre de l'Aquarium autour de la pièce *Sacré, Sucré, Salé* que le café littéraire propose d'aller voir dimanche 13 mars à 19h.

• Atelier de cuisine animé par la cheffe Valérie Duvauchelle le vendredi 11 mars de 19 h 30 à 22 h au Petit Ney Voir la pièce et participer à l'atelier : 20 euros pour les adhérents du Petit Ney (10 Avenue de la Porte de Montmartre) Inscription au 01 43 74 67 36.

Des bébés et des livres

Samedi 12 mars de 11 h à 12 h : Les livres, c'est bon pour les bébés ! L'équipe du Petit Ney vous attend avec des livres savoureux, un samedi par mois pour les parents ou grands-parents

qui veulent venir découvrir ce plaisir avec leurs enfants, de la naissance à quatre ans. Entrée libre, pensez à réserver au 01 42 62 00 00.

Musique Université populaire

Cette 2e édition est consacrée à la voix dans tous ses états. Rencontres et concerts, gratuits et ouverts à tous, petits et grands, sont proposés à la mairie ! Concert d'ouverture, le 9 mars à 15 h, par le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris (CNSM) : Le voyage d'Espérance, un conte faisant cohabiter la mélodie française et l'imaginaire. Les enfants sont invités à participer en répondant à la conteuse en chantant. Événement organisé avec l'association Musique jeune public, en partenariat avec le CNSM et le Conservatoire municipal du 18e. Du 9 mars au 6 avril à la mairie du 18e. ■

De la théâtralisation des vitrines à la mise en scène, elle a choisi de vivre sa passion malgré les difficultés rencontrées par les jeunes compagnies.

Laura Perrotte, une intrépide à l'affiche

On est prête, on est prête... on inspire, on expire, on inspire, on expire... » sont les premiers mots de la rafraîchissante pièce de Jonas Hassen Khemiri, *Nous qui sommes cent*. À l'affiche de la Manufacture des Abbesses jusqu'au 16 mars, elle est montée par le Collectif Les Intrépides : Caroline Monnier, Isabelle Seleskovitch et Laura Perrotte, qui en assure aussi la mise en scène. Ces mots pourraient illustrer le jour de l'année 2014 où cette dernière décida de sauter le pas et de changer de vie.

Si, dans la pièce, il s'agit de se préparer au grand saut dans l'au-delà, hésiter puis finalement renoncer, Laura Perrotte n'a pas fléchi ; elle a abandonné son statut de cadre dans une grande enseigne de prêt-à-porter pour se consacrer entièrement au théâtre. Le rêve d'enfant, devenir comédienne, et pas seulement en amatrice, s'est enfin réalisé. Un stage à l'Atelier-Théâtre Blanche Salant, cadeau offert à l'occasion de son 35e anniversaire, en fut le déclencheur. « Lors du tour de table où il s'agit de se présenter, j'ai eu soudain la certitude d'avoir trouvé ma place. »

Le magasin espace de création

Suivront trois ans de cours, toujours dans ce centre de formation, complétés par des stages de mime, danse contemporaine et de travail de la voix avant son basculement définitif du monde de l'entreprise et du merchandising vers celui du spectacle. Paradoxalement, Laura Perrotte considère davantage le passage de l'un à l'autre comme une sorte de continuité plutôt qu'une rupture brutale. « Théâtraliser des vitrines, coiffer et mettre en scène des mannequins, c'est toujours créer une dynamique, susciter une envie. Encadrer une équipe et emporter son adhésion ou diriger des comédiens et créer collectivement ne peut se faire sans le respect de l'autre. La créativité, les gens te l'offrent comme un cadeau. »

Comment en est-elle arrivée là ? Pendant des études d'arts plastiques, orientée sculpture, à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, elle est vendeuse en magasin avant de se diriger vers le métier d'étalagiste. Deux ans de spécialisation en « scénographie de produit » viennent compléter son apprentissage du métier. Aux Galeries Lafayette, durant deux ans et demi, elle participe aux décorations des vitrines, en particulier lors des expositions et des périodes de Noël. « Le magasin offrait la possibilité de véritables espaces de création. »

Le désir de devenir comédienne ne l'a pas lâchée pour autant, elle pratique le théâtre en amateur depuis ses 17 ans. Mais, après l'âge de 25 ans, les concours aux écoles publiques de théâtre sont fermés et les écoles privées coûtent cher. Embauchée



ensuite chez Celio, elle évolue au sein de l'entreprise pendant dix années avant de renoncer à une carrière qui semblait pourtant toute tracée.

Le plateau terrain de jeu

Elle assure aujourd'hui sa deuxième mise en scène, après *Quelque part au milieu de la nuit* de Daniel Keene, testée d'abord en appartement dans le 18e arrondissement où elle réside depuis 2003, puis représentée au théâtre Pixel en 2014. La pié-

Diriger des comédiens et créer collectivement ne peut se faire sans le respect de l'autre.

ce est reprise au théâtre Le Proscenium en 2015, où elle est remarquée et sélectionnée pour être nommée aux P'tits Molière 2016. C'est sa comédienne principale, Marie Petitjean, qui l'a poussée à passer à la mise en scène. « Dans le travail théâtral, je suis davantage intéressée par la recherche que par être sur scène. Le plateau est un chouette terrain de jeu. » Comme une vitrine mais avec des acteurs vivants. C'est d'ailleurs parce que la comédienne pressentie pour jouer l'un des personnages de *Nous qui sommes cent* s'est

DR finalement désistée que Laura Perrotte est montée sur scène.

Si la mise en scène l'attire aujourd'hui davantage, elle ne conçoit pas cette fonction comme le moyen d'imposer un point de vue. « Il faut avoir une vision, un canevas, mais le reste relève du travail collectif. » Un travail d'encadrement, tel qu'elle le pensait déjà lorsqu'elle travaillait en entreprise, laissant à chacun la possibilité de s'exprimer, mais avec des contraintes bien différentes.

Prendre des risques

La première d'entre elles est maintenant la question du financement des spectacles. À Paris, les subventions par la Ville ne sont possibles qu'après une reconnaissance professionnelle, par la presse en particulier, le plus souvent à partir du troisième spectacle reconnu, et à condition qu'il soit coproduit, sans minimum garanti pour le lieu d'accueil et sans location de salle (source : paris.fr). Pour les jeunes compagnies, ces conditions sont rarement réunies. Beaucoup de salles se louent, ou exigent une somme forfaitaire journalière garantie. Trouver un producteur qui s'engage sur une création, avec des comédiennes et une metteuse en scène inconnue, relève de la gageure et rares sont ceux prêts à prendre un tel risque. Le plus souvent, le financement est à la charge de la compagnie elle-même. Une fois les frais déduits, le revenu restant aux comédiens est dérisoire par rapport au temps nécessaire à la préparation, aux répétitions et aux représentations.

Ces difficultés, quoique bien réelles, n'entament ni la détermination, ni l'enthousiasme, ni l'optimisme de Laura Perrotte. Contrairement aux protagonistes de *Nous qui sommes cent* qui, « comme beaucoup de femmes, font ce qu'elles pensent que l'on attend d'elle, sont incapables d'assumer leur désir et s'empêchent d'agir. » Et bien qu'« elle ne se s'exclut pas du lot », Laura est déterminée à poursuivre son projet et semble croire à sa bonne étoile.

Une façon aussi de vivre son féminisme. Travailler avec des femmes, monter une pièce parlant des rêves et des renoncements de trois femmes qui ne sont en définitive qu'une, et qui, « au moment où elle se trouve sans mari et sans enfants qui sont ses prétextes à exister, se trouve vide ». Une pièce, pourtant écrite par un homme, mais qui reconnaissait dans un entretien en 2011 : « Je me suis rendu compte de mon aveuglement. Je n'avais pas pris jusque-là conscience de mon pouvoir en tant que mâle, dans un grand nombre de situations. »

Patrick Mallet

□ *Nous qui sommes cent*, de Jonas Hassen Khemiri, mise en scène : Laura Perrotte, avec Caroline Monnier, Laura Perrotte, Isabelle Seleskovitch. À La Manufacture des Abbesses, jusqu'au 16 mars 2016, le lundi, mardi et mercredi à 21 h, dimanche à 20 h.